

L'ILLUSTRATION.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 166. Vol. VII. — SAMEDI 2 MAI 1846.
 Bureaux, rue Richieu, 66.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Portrait de Ibrahim-Pacha et de Soliman-Pacha. — Courtir de Paris. Dernière Scène des Petites Danaïdes, l'Enfer; le père Sournois et Fincé. — Le Géorama des Champs-Élysées. Vues extérieure et intérieure du Géorama. — Gilbert Corne. Souvenir d'un gentleman, par Théodore Hook. (Fin.) — Beaux-Arts. Salon de 1846. 5^e article. Saint Firmin, premier évêque d'Amiens, donnant le baptême à la princesse Attilia; Orientales; dans les Vignes; Suverno et village nègre à la Basse-*

Terre (Guadeloupe); l'Ode; Vocation de sainte Rodegonde; un Rousseau à la Judie. — Chronique musicale. — Le port de Toulon. (2^e article.) Vue intérieure du magasin général; Vue extérieure de la garniture et du magasin général; La cale couverte et le chantier des mâtures; Vaisseau tiré sur chantier. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — La fête du roi à Alger. Danse de nègres sur la place du Gouvernement. — Rebus. — Correspondance. — Problème d'Échecs.

Histoire de la Semaine.

Après le vote de réduction de l'impôt sur le sel, nous avons à enregistrer l'autorisation donnée par trois bureaux à la lecture de la proposition de M. Vivien sur les annonces judiciaires et sur la désignation des journaux dans lesquels elles doivent être faites. La dis-

cussion sur la prise en considération amènera probablement un débat assez animé. Celui auquel a donné lieu le projet de loi relatif au chemin de Bordeaux à Cette, avec ou sans embranchement sur Castres, a été plus personnel que politique. La concession directe



(Ibrahim-Pacha.)



Soliman-Pacha

Soliman-Pacha le colonel Seïm, d'après un croquis fait par M. Horace Vernet.

avait proposée par le ministre qui, n'ayant pas su empêcher que les fusions vinssent rendre le système des adjudications illusoire, ne voyait de garanties que dans une concession faite à une compagnie choisie et à des conditions débattues par avance. L'opposition au contraire, soutenait qu'une volonté ferme pouvait conserver à la concurrence toute sa valeur comme tous ses avantages, combattait la concession directe. Elle lui paraissait d'autant moins acceptable qu'elle n'était méconnaitant les devoirs de leur position, s'étaient intéressés dans la compagnie nommée concessionnaire et qu'ils se trouvaient ainsi appelés à se concéder le chemin à eux-mêmes. Cette révélation a produit plus d'effet au dehors qu'à l'intérieur de la Chambre. Quand un de ses plus honorables membres, M. Albatucci, est venu se plaindre de l'abus qu'un spéculateur de bourse s'était permis de faire de son nom pour obtenir des actions dans cette société, un assez bon nombre de nos représentants semblaient ne pas trop s'expliquer la légitime indignation du député du Loiret, et trouver tout naturel qu'on partageât ses loisirs entre le palais Bourbon et la cuisine. La concession directe, qui du reste vaut mieux que ses nouveautés, et n'est pas toujours aussi peu morale que certains d'entre eux, a prévalu. Le chemin de Bordeaux à Cette sera donc concédé avec 15 millions de subvention, et 60 ou 65 ans de jouissance selon que la compagnie préférera ne pas faire ou se déterminer à exécuter l'embranchement de la ville de Castres.

Le vote d'un nouveau chemin, la mise à l'ordre du jour des projets de loi relatifs à plusieurs autres a fait naître des inquiétudes que se justifient par les chiffres. Voici un tableau de la situation, fort exact mais assez peu riant.

Au 1^{er} janvier 1845, le nombre des actions de chemins de fer émises sur la place de Paris s'élevait à 518,600. Toutes étaient entièrement libérées.

Au 1^{er} janvier 1844, on en comptait 538,600 sur lesquels il restait du trente millions.

Au 1^{er} janvier 1843, le nombre des titres créés était de 598,600. Il n'était plus qu'à ce chiffre.

Aujourd'hui les actions émises au parquet de Paris sont au nombre de 1,717,600; et bientôt l'émission des titres de Lyon à Avignon, dont l'adjudication est prochaine, viendra porter ce chiffre à 1,997,600, la compagnie fusionnaire ayant élevé son capital à 140 millions divisés en 280,000 actions. — Aujourd'hui, de plus, voici ce qui reste à payer :

Noms des lignes.	Cap. social.	Déjà payé.	Reste à payer.
Marseille . . .	20,000,000	18,000,000	2,000,000
Centre . . .	52,000,000	16,000,000	16,000,000
Bordeaux . . .	57,531,000	18,750,000	18,750,000
Orléans . . .	65,000,000	19,500,000	45,500,000
Montreuil . . .	20,000,000	8,000,000	12,000,000
Nord . . .	200,000,000	50,000,000	150,000,000
Lyon . . .	200,000,000	50,000,000	150,000,000
Strasbourg . . .	125,000,000	51,250,000	95,750,000
Nantes . . .	40,000,000	10,000,000	50,000,000
Pamponx . . .	16,000,000	5,200,000	12,800,000
Dieppe . . .	18,000,000	5,600,000	14,400,000
Avignon . . .	110,000,000	55,000,000	105,000,000
	915,500,000	265,500,000	650,000,000

Ainsi, aujourd'hui, en estimant que les différents dépôts effectués pour la ligne de Lyon à Avignon équivalent au quart du capital nécessaire pour établir le chemin, on voit qu'il reste à payer sur les lignes votées, par les porteurs de titres, six cent cinquante millions. Il est assez naturel qu'on s'étonne de l'effet que pourra produire sur la place la demande, bien que successive et fractionnée, d'un capital aussi énorme. Il est surtout qu'on éprouve de l'épouvante en songeant qu'on ne craint pas d'aggraver un fardeau déjà si écrasant.

MARIAGE D'IBRAHIM PACHA A PARIS. — Le fils du vice-roi est arrivé par le chemin de fer de Tours, après avoir parcouru les 250 kilomètres qui séparent cette ville de Paris avec une rapidité dont la ligne n'avait pas eu jusqu'ici d'exemple et qui a dû fort surprendre S. A. égyptienne. L'Élysée-Bourbon avait été préparé pour ce nouvel hôle. Lundi, Ibrahim-Pacha a été reçu par le roi. Quatre voitures de la cour se sont rendues à midi à l'Élysée-Bourbon. Ibrahim-Pacha, qui avait précédé l'ambassadeur turc, est monté dans la première voiture. Soliman-Pacha (le colonel Selvas), les aides de camp du prince et les jeunes gens de l'école égyptienne occupent les trois autres voitures. Les autres personnes de la suite étaient dans des voitures particulières. Six piqueurs et six hommes d'attelage de la maison du roi escortaient les voitures. Elles sont arrivées dans cet ordre au pavillon de Flore. Le fils du vice-roi a été reçu, en descendant de voiture, par M. le duc de Montpensier, qui l'a conduit dans la salle du Trône, où se trouvaient, le roi en uniforme de lieutenant général, la reine, le prince de Joinville et les princesses. La nombreuse suite d'Ibrahim venait après lui. M. le maréchal duc de Dalmeida, en uniforme de maréchal, et M. le ministre des affaires étrangères aussi en uniforme. M. le maréchal Sébastiani et des généraux assistaient à cette éclatante réception.

Le roi s'est entretenu avec Ibrahim et l'a remercié de l'accueil fait par lui et par le vice-roi au prince son fils à son retour de Constantinople. M. le duc de Montpensier a reconduit le prince jusqu'à la porte du pavillon de l'Horloge.

Le lendemain Ibrahim est allé visiter Vincennes, où l'attendaient le duc de Montpensier, le duc de Nemours et le prince de Joinville. Ibrahim-Pacha et les officiers de sa suite sont venus dans les équipages de la cour. Ils ont mis pied à terre pour monter de magnifiques chevaux qui leur avaient été préparés.

On se souvient qu'en 1841, Mehemet-Ali envoya au roi huit ou dix beaux chevaux arabes, parmi lesquels était celui qu'Ibrahim-Pacha monta à la bataille de Nezib. Ces che-

vaux furent placés dans les bars du parc de Saint-Cloud. Aujourd'hui, Ibrahim a retrouvé à Saint-Maur son ancien cheval de bataille, qui a immédiatement monté, non sans laisser voir une vive émotion, ni sans témoigner aux princes une vive reconnaissance.

De grandes manœuvres ont ensuite été exécutées avec une remarquable précision. Après ces manœuvres, a eu lieu le défilé.

A 5 heures, il y a eu grand dîner dans le vieux fort de Vincennes, dans les appartements particuliers de M. le duc de Montpensier.

COMMERCE ÉTRANGER. — D'après le tableau des importations en France, pendant les trois premiers mois de 1845, les droits de douane perçus s'élevaient à 56,924,057 fr.; ils avaient été de 54,278,432 fr. en 1844, et de 55,952,250 fr. en 1844.

Si nous retranchons de ces recettes ce qui a été perçu pour l'importation des céréales, 1846 offrira une diminution sur les deux autres années, car le droit sur les céréales a donné, dans le dernier trimestre, 5,082,651 fr. tandis que dans les trimestres correspondants, il n'avait produit que 216,501 fr. en 1845, et 1,889,458 fr. en 1844.

En général, il y a donc eu diminution sur le commerce étranger cette année. Cette diminution, en comparant 1846 et 1845, provient principalement des fûts de lin et de chanvre qui ont donné 800,000 fr. de moins, du saindoux 76,000 fr. de l'huile d'olive 560,000, des laines 650,000, du poivre 54,000, des sucres des colonies 1,060,000, des sucres étrangers 850,000, des toiles 157,000, du nitrate de soude 45,000 francs.

D'un autre côté, il y a eu quelques légères augmentations sur les bois d'ébénisterie, le cacao, le café, la fonte, la houille, le nitrate de potasse, le plomb, les soies, les graines oléagineuses, mais pour ce dernier article, l'augmentation provient de l'élevation du droit, car les importations ont diminué de plus de moitié.

ASSOCIATION DES FABRICANTS POUR L'ENCOURAGEMENT DES OUVRIERS. — Les idées d'amélioration et de réforme agitent partout les esprits : on comprend que l'isolement et l'antagonisme ne sont pas la loi naturelle à laquelle doivent demeurer soumis les entrepreneurs et les ouvriers, et que la mission de la société moderne consiste à substituer aux liens étroits et oppressifs des anciennes corporations des rapports fondés sur la bienveillance, sur le sentiment moral et sur l'intérêt réciproque.

D'honorables manufacturiers de Paris viennent de prendre dans ce sens une généreuse et utile initiative. Pénétrés de la vérité d'une pensée émise récemment par un d'entre eux, M. Biétry, ils ont décidé de fonder une association destinée à élever les tendances morales des classes laborieuses, en agissant sur elles par la distribution de distinctions honorifiques, de récompenses qui auront d'autant plus de prix qu'elles émaneront d'un véritable jury industriel.

Il y a longtemps que nous avons protesté contre l'oubli injuste dans lequel on laisse d'habitude les éminents services rendus par les soldats de cette grande armée des travailleurs. L'amour du bien, le sentiment de l'honneur, si énergiques en France, ne manquent pas d'exercer de ce côté une active influence, du moment qu'on saura y faire un intelligent appel. Le salaire, trop souvent bien modique, que reçoivent les ouvriers, ne doit pas être pour eux l'unique rémunération d'un travail assidu, d'une conduite exemplaire; leurs noms méritent aussi d'être distingués et connus.

Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la résolution proposée par M. Biétry, qui a demandé que des récompenses fussent annuellement décernées par un jury composé de chefs industriels, aux ouvriers qui se seraient fait remarquer par leur aptitude et leur conduite.

Ce projet, développé par M. Fortier, a obtenu l'assentiment d'une nombreuse assemblée, composée de nos fabricants les plus distingués et dans laquelle se trouvaient entre autres MM. de Pouilly, Biétry, Fortier, Gros, Gandais, Lerebours, Seydoux, Denière, Froment-Meurice, Nys, Champe, Christophe, Lemaître, Bontemps, Erard, Fauler, Gaussin, etc. M. Denière fils a présenté un excellent rapport dans lequel il a expliqué les bases et les avantages de l'institution nouvelle. Il a montré comment à côté des créations qui se proposent pour but l'amélioration physique et le bien-être matériel de celui qui travaille, il importe d'en fonder qui agissent directement sur le perfectionnement moral, en initiant l'ouvrier aux jouissances qui prennent leur source dans l'estime et dans la considération publiques.

L'assemblée a décidé qu'il serait formé dans son sein un jury permanent pour assigner des récompenses au travail et à la conduite. Ces récompenses consisteraient en médailles d'or, d'argent et de bronze, en livrets de la caisse d'épargne et mentions honorables. Les femmes et les apprentis des deux sexes participeraient au bénéfice de cette généreuse institution.

Les membres présents ont immédiatement souscrit une cotisation annuelle qui s'élève à plus de 5,000 fr. et qui ne tardera pas sans doute à s'accroître d'une manière notable par l'adhésion d'autres fabricants, non moins jaloux de concourir à une œuvre aussi méritoire.

CAISSE D'ÉPARGNE DE PARIS. — L'Assemblée générale des directeurs et administrateurs de la caisse d'épargne a eu lieu, à la fin de la semaine dernière, sous la présidence de M. le baron Delessert, qui a lu le rapport des opérations de la caisse pendant l'année 1845 :

Il en résulte qu'on a reçu la somme de . . . 41,702,004 76
 Qu'on a remboursé 35,726,549 76
 Il y a eu par conséquent un excédant des remboursements sur les recettes de . . . 42,024,345 20
 Lesquels, déduits du solde de l'année 1844, 112,061,915 58
 réduisent à 100,057,570 58
 les sommes dues aux 178,000 déposants à la date du 31 décembre dernier.

Il y a eu, sur 55,992 nouveaux déposants pendant 1845.

La moyenne des versements faits par les nouveaux déposants était de 168 fr.
 Celle de tous les versements de 154
 Celle des remboursements de 491
 et celle des 178,000 livrets de 562

Les livrets donnés à 1,762 enfants par le duc d'Orléans, et qui montaient, dans l'origine, à 40,000 fr., s'élevaient actuellement à 171,000 fr. au moyen de versements successifs faits par les titulaires; c'est le témoignage le plus éclatant de la reconnaissance inspirée par le bienfait du prince.

Le rapport renferme des détails intéressants sur les mesures prises pour l'exécution immédiate de la loi du 22 juin, et sur les effets de cette loi, tant à Paris que dans les départements. Il fait surtout l'éloge de la disposition relative aux achats de rentes sur l'État demandés par les déposants, et effectués sans aucuns frais par l'intermédiaire de la caisse des dépôts et consignations.

Malgré la diminution du solde que ces achats et des remboursements plus considérables ont amené, et qui est le résultat naturel et prévu des prescriptions de la nouvelle loi, le nombre des déposants de la caisse d'épargne de Paris s'est encore accru en 1845 de près de 5,000, puisqu'il était de 175,315 au 1^{er} janvier, et qu'il s'élevait au 31 décembre à 178,206.

ANGLETERRE. — La séance de la chambre des communes du 25 avril a été marquée par deux incidents notables : une déclaration importante du premier ministre, et une querelle personnelle entre sir Robert Peel et M. Israëli.

Le bruit s'était répandu que sir Robert Peel voulait se rapprocher de plus en plus des ultra-tories, et qu'il avait fini par accepter toutes les conditions que lui imposait lord George Bentinck. Celui-ci, non content d'avoir obtenu le bill de répression pour l'Irlande, avait, disait-on, arraché au ministre la promesse d'abandonner le bill des céréales, et de substituer à cette mesure un bill autorisant la libre entrée des grains en Irlande pendant trois mois.

Cette rumeur, quelque invraisemblable qu'elle fût, a servi de texte à M. Cobden pour prononcer une de ces véhémentes philippiques avec lesquelles il a passionné les districts manufacturiers d'Angleterre. Il a déclaré, avec sa fougue et son audace habituelles, que le peuple anglais ne tolérerait pas la libre introduction des grains en Irlande si elle était refusée à l'Angleterre; que le peuple anglais, qui vivait dans les villes et gouvernait l'Angleterre ne se laisserait pas sacrifier au monopole de campagne.

A lors, sur une interpellation directe et précise de M. Smith O'Brien, sir Robert Peel a répondu catégoriquement qu'il ne pouvait pas être dans son intention de substituer à l'abolition des *corn-laws* la mesure dont il était question ni quelque mesure que ce fût.

Au milieu du tonnerre d'applaudissements que cette déclaration soulevait sur les bancs de l'opposition, l'inépuisable M. Israëli s'est levé et a lancé, au milieu du tumulte, cette remarque provocatrice :

« Lorsque M. Cobden a menacé de la colère du peuple le parti de la campagne, et qu'en commentant ses expressions, il a dit que le peuple, c'étaient les habitants des villes, le premier ministre a applaudi chaudement. Ces applaudissements m'ont surpris, car je me rappelle le temps où le premier ministre était fier et jaloux d'être à la tête des gentlemen d'Angleterre. Mais le parti de la campagne a été bien vite mis en oubli, et il a suffi d'une menace de M. Cobden pour faire accepter et applaudir par le premier ministre cette définition nouvelle. »

Sir Robert Peel, à ces mots, se leva avec impétuosité et s'écria de toutes ses forces : « Je ne complètement le fait. » L'opposition accueillit ce démenti par de bruyants applaudissements. Les tories éclatèrent au contraire en murmures, en protestations véhémentes. La confusion la plus grande régna dans la chambre. M. Israëli, visiblement blessé, s'écria : « Si le premier ministre entend dire que ce que j'ai avancé est faux, je n'ai plus qu'à me taire, » et il se rassied.

M. Israëli paraissait irrité. Tout le monde, dans la chambre, connaît le caractère irritable et inflexible de sir Robert Peel, qui a déjà eu plusieurs affaires d'honneur. Aussi le tumulte s'apaisa comme par enchantement, et le silence le plus profond se rétablit dans la salle.

Pendant qu'O'Connell demandait l'ajournement du débat sur l'Irlande, le colonel Peel s'approcha de M. Israëli et lui adressa quelques mots, puis sorti avec lui de la salle. Quelques instants après, un membre du parti tory, M. Newdegate, se leva évidemment au nom de M. Israëli, et demanda à sir Robert Peel s'il avait en effet assuré que l'assentiment de M. Israëli était faux. Voici la réponse de sir Robert Peel :

« L'honorable membre s'est complètement trompé. Ma réponse a été celle-ci : Je ne complètement le fait. M. Israëli a prétendu que j'avais applaudi une expression particulière de M. Cobden, consistant à dire que les villes avaient le droit de dicter leur volonté au parti de la campagne, et que j'avais accepté cette définition du mot « peuple. » J'ai dit : Je ne complètement le fait. » Ainsi l'honorable M. Newdegate a mal entendu s'il a cru entendre que je disais que l'assentiment de l'honorable représenté-ent de Shrewsbury était faux. Je n'ai rien articulé de semblable. Je ne puis applaudir l'assentiment de l'honorable M. Cobden, que les villes avaient le droit de dicter leur volonté au peuple anglais ou d'écraser le parti de la campagne. C'était une interprétation erronée. »

Plusieurs membres des deux partis ont alors pris la parole : les Whigs, pour établir que la déclaration de sir Robert Peel était sincère; les tories pour soutenir que Robert Peel avait applaudi. Mais le chef des ultra-tories, lord George Bentinck, au nom de son parti, s'est levé et a accepté dans les termes suivants la déclaration du ministre :

« Je regrette qu'il y ait en cause d'agitation, je n'étais pas ici lorsque M. Cobden a fait ses observations; mais je suis

que l'opinion générale de nos voisins sur ces baines est que le très-honorable baronnet applaudit. S'il a en effet applaudi, les observations de M. d'Israël étaient parfaitement justes; toutefois la déclaration du très-honorable baronnet doit être considérée comme parfaitement satisfaisante. (Applaudissements.) Il n'est plus personne parmi nous qui puisse croire que le très-honorable baronnet avait applaudi, et j'espère qu'il ne sera plus question de cet incident.

Sir James Graham et quelques-uns des voisins de sir Robert Peel ayant alors affirmé sur l'honneur que le ministre n'avait point applaudi, l'incident a été vidé après quelques observations échangées entre sir Robert Peel et M. d'Israël.

CHINE. — Les nouvelles des Indes et de la Chine qui nous parviennent par la voie de Marseille ont peu d'intérêt. Ke-Ying, le mandarin chinois, a voulu, par une proclamation, faire cesser les troubles dont la ville de Canton a été le théâtre, et supprimer ainsi le prétexte dont se servent les Anglais pour prolonger, contrairement au traité de Ning-Po, l'occupation de l'île de Chusan. Voici cette proclamation :

« Savoir faisons, que les marchands de tous les pays étrangers ont été autorisés par l'empereur à venir ici pour faire le commerce; en conséquence, la paix mutuelle et la bonne harmonie doivent être cultivées. Par suite du désir anciennement exprimé par les Anglais d'entrer en ville, on a beaucoup parlé; mais les Anglais ont cessé de parler d'entrer en ville. Savoir faisons à tous et à chacun, soldats ou bourgeois, que l'empereur veut la paix avec tous les pays. Les marchands de ce pays désirent également la paix. Donc, qu'il y ait perpétuelle harmonie, et il y aura ainsi bonheur général et avantage universel. Plus de placards comme par le passé, abondant en menaces ridicules, haineuses et rançonnées. Il est surtout mauvais de les placer près des comptoirs et de susciter ainsi des troubles. Cette conduite empêche les marchands étrangers de jouir du repos.

« Nous publions cette proclamation dans l'espoir que les habitants de Canton, en ville et hors de la ville, feront leurs affaires et seront calmes. En cas de différends, il faut les porter devant les mandarins et attendre leur décision. Ne dites plus, comme par le passé, que vous vous consolez bien quand vous faites tapage. Quiconque n'obéira pas à cette proclamation et tentera d'apposer des placards sera puni, et en cas de preuve de la culpabilité il sera puni. Que tous et chacun craignent de désobéir !

« Le 10^e jour du 5^e mois (7 février 1846). »

ÉTATS-UNIS. — Le *Baltimore*, arrivé au Havre, a apporté des nouvelles de New-York du 2 avril. Elles font connaître les débats du sénat jusqu'au 29 mars inclusivement, c'est-à-dire trois jours au delà des précédentes nouvelles. Les incidents notables de cette période ont été, 1^o un discours de M. Webster qui a rompu un silence longtemps remarqué, pour se déclarer en faveur d'une transaction basée sur le 36^e degré de latitude; et 2^o un discours très-violent des très-beliquiens du général Cass, qui a mis le doigt sur les plaies de l'Angleterre et a cherché à prouver que, dans une guerre avec les États-Unis, les premiers avantages de la lutte seraient pour elle, mais que le résultat lui ferait subir les plus grandes pertes et les plus profondes blessures.

ITALIE. — D'après les dernières nouvelles, sur tous les points, excepté au Cap, l'autorité du nouveau président était reconnue; des troupes marchaient de tous côtés sur cette ville; on croyait qu'elle se rendrait sans se défendre.

La députation envoyée au Cap pour porter au président Pierrat la nouvelle de sa déchéance, a été reçue par lui avec brutalité; peu s'en est fallu qu'on en vint aux yeux de fait.

Le général Acaua finit par le suicide à l'Anse-à-Veau, où il avait été attaqué par les troupes du général Philippaux. Après avoir pris la fuite, il a été traqué dans une caverne de l'habitation Brossard à environ deux lieues de l'Anse-à-Veau. S'il se retirait ayant été découvert, il s'est fait sauter la cervelle le 11 mars, à minuit.

Une gazette que le président Pierrat lui envoyait, avec des menaces, a été prise par les troupes du président Riéti.

ESPAGNE. — La crise ministérielle se trouve quant à présent suspendue par la persistance et la gravité qu'ont pris les événements de Galice. Les journaux du gouvernement présentent d'abord comme des troubles comprimés à l'instant même; depuis lors, comme il en faudrait, pour être vrai, parler tout autrement, les feuilles de Madrid ont reçu une circulaire ministérielle qui les place véritablement sous le coup de la mesure prise contre la presse par le ministère Narvaez.

Vigo, Lugo et Pontevedra sont occupés par les insurgés, qui font des démonstrations, des attaques, des sièges; l'on cherche à les repousser, mais nul général n'ose plus les attaquer, de peur, évidemment, de se voir abandonner par ses propres troupes. Le général Concha a dû lever le siège de Lugo. Les journaux ministériels expliquent ce mouvement de retraite par le projet de se concentrer pour porter un coup décisif à la rébellion. — Des bruits plus alarmants encore sont parvenus à Madrid par les journaux du Portugal. Ils annoncent l'entrée en Galice d'Espartaco et de Rold, le soulèvement simultané de toute cette province. Les feuilles ministérielles regardent toutes ces nouvelles comme apocryphes; elles sont au moins prématurées.

PORTUGAL. — Le paquebot *Amsterdam* a le premier apporté au Havre la nouvelle qu'un mouvement a éclaté dans la province de Minho, laquelle confine à la Galice. Ce mouvement se rattache à l'insurrection qui agite cette partie de l'Espagne. Des cris de : *A bas les Carbal!* vive la reine! à bas ces nouvelles impositions! étaient proférés par les bandes qui accablent le pays et qui marchent sur Braga, capitale de la province de Minho. Le *Diário de Góberno*, du 18 avril feuille officielle de Lisbonne, renferme une dépêche télégraphique qui annonce que les insurgés sont en effet entrés à Braga, et qu'ils y ont attaqué une caserne d'infanterie; mais

qu'ils ont perdu beaucoup de leurs et ont été forcés de battre en retraite.

GRÈCE. — On a découvert à Athènes une conspiration qui devait éclater le 6 avril, jour de l'anniversaire du premier mouvement fait en faveur de l'indépendance. Le gouvernement a reçu avis de tout ce qui se tramait; mais, n'ayant aucune preuve, il n'a pu sévir. Il s'est contenté de déjouer les projets des conjurés en célébrant la fête au milieu de la plaine d'Athènes, sur le tombeau de Karai-kaki, un des braves qui fut tué en combattant pour la liberté.

TURQUIE. — Si la médecine est encore à l'état d'enfance en Turquie et chez la plupart des peuples orientaux, cela tient surtout aux préjugés des musulmans contre les autopsies. Le sultan vient d'éluder ces répugnances en ordonnant qu'à l'avenir les femmes esclaves qui mouraient sur le marché seraient livrées aux élèves de l'école de médecine pour leurs travaux anatomiques. A ces jours derniers, dit la *Gazette d'Augsbourg*, l'autopsie du cadavre d'une femme esclave eut lieu pour la première fois à Constantinople, au local de l'école, en présence d'une assemblée turque fort nombreuse.

NARRAGES. — Le samedi 18 avril, le navire le *Lady Falkland*, parti de New-York le 11 mars, se trouvant au large de Brighton, a été abordé par un autre navire le *Martha*, qui, l'ayant pris par le travers, l'a coté immédiatement; les passagers ont cependant et le temps de se jeter avec l'équipage dans les embarcations et ont heureusement pu gagner la terre. L'un d'eux a raconté une circonstance assez singulière, c'est que depuis le moment d'abord d'abord, il a fait quatre fois naufrage; parti de Plymouth le 16 août dernier pour Québec, sur l'*Anna*, son navire s'est perdu le 5 novembre dans le fleuve Saint-Laurent, en effectuant son retour, le 5 décembre il a fait naufrage dans les parages de Terre-Neuve; revenu à Halifax, il a fait voile le 11 janvier sur un bâtiment qu'il s'est vu forcé d'abandonner en mer, coulant bas d'eau. La perte du *Lady Falkland* complétait la série de ses quatre naufrages.

NECROLOGIE. — M. Remondet de Hussière père, ancien banquier et ancien député de Strasbourg, vient de mourir à Paris. — Le gouverneur de notre colonie du Sénégal, M. le capitaine de vaisseau Olivier, a mis fin à ses jours dans un accès de fièvre chaude.

Courrier de Paris.

Sur quoi compter ici-bas? Après toutes les charmantes promesses du printemps et les sourires qu'il nous a prodigués, le traître s'est raviel, et voici qu'il nous tourne le dos et nous abandonne; le ciel de Paris est gris, froid et nuageux, et le fougueux Boris siffle, souffle et tempête. Ne dirait-on pas qu'Avril s'est fait un malin plaisir de contrarier les Parisiens dans leurs projets de fêtes et de promenades. Voyez dans ces derniers jours combien de vilains pièges et d'embûches il leur a dressés :

Nos citadins trouves s'en souviennent encore!

Par-ci par-là Avril leur laissait voir un coin de l'azur du ciel, et sur ce bon semblant de sérénité, il vous les attirait en rase campagne pour les cribler de rafales et d'averses. Quel accueil lui ménagea cette année à la solennité de Longchamp, aux joies du steeple-chase, aux courses du Champ-de-Mars et à l'ouverture de l'Hippodrome! Ordinairement on salue d'un long cri de bonheur l'apparition et la venue du mois de mai. Ce joli mois traditionnel de nos bons aïeux invite à l'idylle, et nous avions préparé nos pipeaux en conséquence, mais n'éprouvez-vous pas à quel point ce chant printanier serait hors de saison?

D'ailleurs voici le sport qui nous réclame, et ses fanfanes qui nous appellent. Tout Paris était dimanche au Champ-de-Mars, de même qu'il se trouvait à la Croix-de-Berny le dimanche précédent. C'était un peu la petite pièce après la grande. Néanmoins la foule était encore plus considérable, s'il est possible. Non licet omnibus adire Corinthum, ce qui signifie à peu près, madame, que tout le monde n'a point votre cachette pour aller chercher un turf lointain. Mais le Champ-de-Mars, quel Parisien s'en refuse la jouissance, habitait-il même les bas-fonds du Marais ou les soppes de l'île Saint-Louis? Quand se lève pour la capitale l'aurore d'une de ces solennités, il faut voir comme elle sait déployer ses multitudes et son faste honneur. Ce ne sont plus des individus, mais des peuples entières qui émigrent et se mettent en marche. Ces jours-là, les plus belles courses ne sont pas fournies par des chevaux. Il vente, il pleut, personne ne s'en aperçoit. Qui l'emportera dans jumentons sur des poulaines? *The Job* ou de *Wagram*, de *Lead* ou de *Tomate*, quel sera le vainqueur? Voilà la question. Proclamons donc la victoire de *Wagram*, immédiatement suivie de celle de *Tomate*, deux noms qui paraissent un peu de se trouver ensemble. Il y a eu quatre courses extrêmement disputées, également brillantes. Au Champ-de-Mars, la France a aisément repris le terrain qu'elle avait cédé la veille à l'Angleterre sur le turf de Berny, où *Cottolium* et *Saenger*, les seuls représentants français, s'étaient dérobés. Ensuite s'est engagée une course de haies destinée comme les autres à l'amélioration de la race, avec un prix de mille francs. Il n'y a eu d'amélioration présumable que pour *Scraper* et deux de ses émules, le reste des champions s'étant abattu au premier obstacle et ayant regagné l'autre clopin éloquant. Est-ce qu'Albion l'emportait définitivement sur nous en forts sautiers?

Fort heureusement pour les Parisiens, la quinzaine n'a pas été exclusivement équestre. Ils ont pu varier plus agréablement le thème ordinaire de leur conversation. La littérature, les arts, le théâtre, la politique, ont fourni leur contingent de faits et de nouvelles. Le concert à lamé ses plus belles notes, et le bal, ses dernières piquettes. La soirée de M. l'ambassadeur de Naples a fait beaucoup de bruit, véritable fête européenne où se rencontraient tous les étrangers et étrangers illustres que la capitale compte dans son sein. Madrid et Berlin, Milan et Rio-Janeiro se donnaient la main dans le même quadrille. La même table de whist réunissait New-York et Saint-Petersbourg. On y a vu l'Égypte et le Pérou se promener bras dessus bras dessous.

Enfin, Ibrahim-Pacha est arrivé dans nos murs. Depuis quelques jours, les curieux se pressent aux abords de l'Élysée Bourbon, que le gouvernement a mis à la disposition du prince égyptien pour tout le temps de son séjour dans la capitale. C'est la première fois que l'héritier présomptif d'un trône de l'Orient a été reçu aux Tuileries. Ibrahim-Pacha est un hôte trop glorieux pour que l'*Illustration* ne s'empresse pas de vous offrir son portrait; une vie si pleine et si glorieuse est bien digne d'être racontée, et le *Courrier* laisse cette tâche à une plume mieux taillée que la sienne. Pour les impatients seulement, nous donnerons tout de suite un léger croquis de sa personne.

Ibrahim-Pacha est d'une taille au-dessous de la moyenne, mais son visage porte l'empreinte de la dignité. Il a le front haut et vaste, son regard est plein de feu. Une barbe épaisse et courte ombrage le bas de sa figure. Le costume ordinaire du vainqueur de Naxos offre un mélange de luxe et de simplicité. Il porte un large pantalon de couleur brune, sans broderies, une ceinture rouge sans ornements; mais son principal vêtement consiste en une veste de pourpre, ornée de pierres précieuses, une large ceinture à frange d'or enserre sa taille, et la poignée de son sabre, également en or, est couverte d'énormes diamants.

D'autres vous ont parlé ou vous parleront des personnages dont se compose la suite franco-égyptienne du prince, mais n'en signalons qu'un, M. de Lavalette, que le gouvernement avait dépêché à la frontière pour recevoir son royal hôte, et qu'il lui donne comme *écierne* dans la capitale. Pour peu que son Altesse ait témoigné le désir d'être édifié sur la chronique légère et galante de Paris, le choix est excellent, et voilà le prince à bonne école, car personne n'ignore que M. de Lavalette est le diplomate de France qui connaît le mieux l'Opéra.

Nous vous disions tout à l'heure que les bals et autres divertissements dansants tirent à leur fin; par la même occasion, la bienfaisance abandonne la partie et quitte les salons où elle avait pris ses quartiers d'hiver. Les loteries de charité sont et demeurent closes. Leur dernier tirage (celui de Petit-Bourg) s'est fait attendre longtemps; qu'importe? Il y a des attentes si flatteuses et si douces. Depuis quatre mois, en effet, la plupart des souscripteurs gagnaient tous les jours le gros lot en imagination; le grand jour du tirage a soufflé sur leur rêve et l'a fait évanouir; mais, n'est-ce rien que d'avoir rêvé? La fortune, si propice et favorable aux riches, s'est distinguée cette fois par son impartialité et l'a-propes de ses tours de roue. Elle a compris la moralité de la souscription, et s'est associée aux sentiments de bienfaisance des souscripteurs en prodiguant ses largesses aux plus pauvres d'entre eux. On sait déjà dans quelles mains modestes sont tombés les lots les plus considérables, mais on ignore encore quels sont les heureux et les privilégiés que le hasard a dotés des objets les plus précieux de la famille royale, — à qui le lauréat de la reine, la chaise demandée de Nemours, le plateau du comte de Paris, le tabouret brodé par madame la duchesse d'Orléans, le sultan de madame la princesse de Joinville et les bracelets de madame la duchesse d'Angoulême.

Il n'y a plus à en douter, le théâtre Montpensier est en voie d'exécution; non-seulement le privilège a été concédé, signé et contresigné, mais M. Alexandre Dumas est parvenu à réunir (et c'était la plus grosse pierre d'achoppement) les quinze cent mille francs nécessaires à son exploitation. En attendant l'ouverture, dont l'époque est fixée au 1^{er} novembre, les répertoires dramatiques donnent carrière à leur imagination au sujet du répertoire futur de cette autre Babel lyrico-tragi-comique. Dans le projet primitif, il avait été question de grouper sur ce titre de *théâtre Montpensier*, celui de *troisième théâtre français*, mais le principal intéressé s'est refusé, et il a considéré la proposition comme une épigramme! M. Dumas ne vent pas se lier les mains, il entend se réserver de jouer tous les genres, et peut-être d'utiliser tous les jargons. Qu'y verrons-nous, ou plutôt qu'est-ce que nous n'y verrons pas? Il faut en croire les *ou dit*. — La tragédie y chassera le comédien, le mélodrame y portera son étendard, la vaudeville y bivouaquera. Les uns voudraient qu'on y importât les réveries germaniques, les autres pétitionnent pour la farce italienne, les plus ardents redemandent l'échelle de Paillassa, la béquille de Cassandre et les papillons de Janot. Un critique très-spirituel et des plus lettrés a exprimé par la voie de la presse l'espérance d'y voir représenter *ma Mère l'Étoile* et *le boursier*. C'est un peu l'examen, et le théâtre Montpensier se porterait-il comme héritier naturel et direct du répertoire et de la troupe des Financiers. On a parlé de Deburau et de son enseignement. En attendant, MM. Lockroy, Rouvière, Bonchet, Louis-Montrose, forment dès à présent le noyau d'une troupe qui, pour peu qu'elle grossisse et s'étende outre de la même façon, pourra faire une concurrence assez redoutable au second Théâtre-Français.

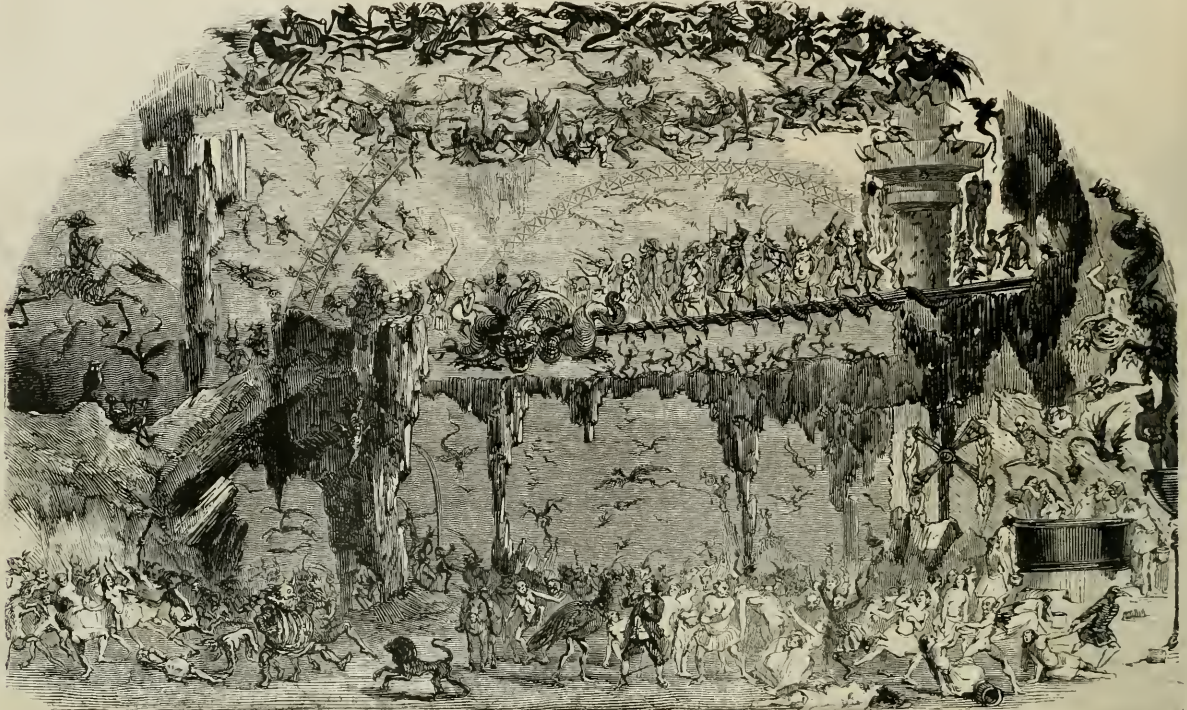
Ainsi que de son répertoire et de son monde, on dit déjà des merveilles de la salle future de ce théâtre; elle contiendra deux mille spectateurs, comme la Porte-Saint-Martin, et l'on y sera toujours à l'aise, qu'elle se trouve comble ou non. Toutes les loges seront tapissées, et les premières auront un salon comme à l'Opéra-Comique. Décorée dans le style Louis XV, genre rocaille, elle se développera parallèlement au boulevard, la scène à droite regardant la Madeleine et le public à gauche faisant face à la Bastille. C'est ainsi qu'a été construite la salle du Vaudeville, dans laquelle on entre par un des côtés. L'architecte habile et renommé, M. de Dreux, est chargé d'assortir l'édifice à sa destination. M. Séchan peindra les décorations. On s'exalte par avance sur la ma-

gnifiance future du foyer ; de sa terrasse la vue s'étendra sur l'une et l'autre ligne du boulevard, on y verra, dans toute leur étendue, le double flot de la multitude et les jets argentés du Château-d'Eau et la symétrique verdure des arbres en floraison. On sait déjà que la direction scénique est confiée à M. Hostein ; l'homme de lettres éclairé qui a monté

les *Mousquetaires*, et contribué à leur éclatant succès, devait être appelé à reproduire le même prodige pour le drame de *Monte-Cristo*, qui sera décidément la pièce d'ouverture et qui durera deux jours, c'est-à-dire deux nuits. Qui veillera

Le théâtre nous a donné peu de nouveautés, mais en re-

vanche et comme compensation, beaucoup de reprises : à la Comédie-Française, *le Chevalier à la mode* ; à la Porte-Saint-Martin, les *Petites Danaïdes*. La direction de M. Cogniard a fait de très-grands frais pour donner à cette résurrection l'éclat que la pièce eut à sa naissance, il y a vingt-six ans. Mais que de changements depuis cette époque. Autres temps,



Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Les Petites Danaïdes, dernier tableau, l'Enfer.

autres acteurs, autre public ; comment voudriez-vous alors que la gaieté, et le rire et le succès fussent les mêmes qu'en 1820 ? D'ailleurs, les *Petites Danaïdes* étaient une parodie, parodie de l'opéra, parodie de sa musique et de son enfer, si bon diable ! parodie de son chant et de ses danseurs. L'attrait de l'actualité, le piquant de l'actualité, nous avons donc perdu tout cela ; bien plus, nous avons perdu Potier, l'éclat de rire

passé, et ce prodigieux tableau final, que reproduit notre gravure, pourrait bien attirer tout Paris. Cicéri, toujours inspiré, comme s'il était jeune encore, toujours laborieux, comme s'il avait son chemin à faire, a prodigé ici les trésors de sa vive imagination et de son riche pinceau. Cicéri a mis à contribution tous les enfers pour rendre celui de la Porte-Saint-Martin plus magnifique et plus incroyable. C'est un mélange de l'enfer antique et de l'enfer moderne, une transformation des *Métamorphoses* et de la *Divine comédie*, avec ce grain de sel et de moquerie que réclament la caricature et la parodie. Les démons et les Euménides, Satan et Cerbère, tous les monstres grotesques, toutes les divinités joyeusement horribles de ce fabuleux pandémonium excitent un rire homérique et dépassent de beaucoup les fantaisies infernales du *Virgile travesti* et de la *Tentation de saint Antoine*.

Au Palais-Royal, nous retrouvons, sous le titre du *Lait d'ânesse*, quelque chose des *métamorphoses* d'Ovide. Cet Ovide, jeune patricien de la rue de Bréda, brûlé d'un feu illégitime pour madame Bouvreuil, la vertueuse épouse d'un ânier ; c'est pour la voir et l'adorer plus à son aise qu'il se métamorphose en phthisique ; dans cet état, le mari lui fait avaler toute sorte de choses affreuses, sous prétexte de lait d'ânesse ; fatigue de ce régime, il se transforme en bouvier, en meunier et autres professions de la même farine ; mais ces inventions scélérates tournent contre lui, et le bon accord des époux éventa et déjoue facilement tous ces stratagèmes que Levassor égaya de son mieux.

Parlerons-nous du Vaudeville et de son *Conte bleu* et de son *Homme grave* ? Cet homme grave est un magistrat qui se donne pour irréprochable et moralise à tout propos et hors de propos. Sa conversation, nourrie de sentences, a tous les agréments d'un réquisitoire. Ce monsieur Duportal est certainement le plus insupportable personnage de comédie qu'on puisse voir ; il est tracassier, il est envieux, il tourmente tout son monde, et d'autant plus que ce monde-là est amoureux. Duportal n'entend pas qu'on s'aime et encore moins que l'on s'épouse. Sa meco mourra fille et son neveu restera garçon, le tout par respect pour les meurs et les convenances. Mais voici que tous nos amoureux se liguent contre lui, et la fiancée du neveu, une petite cantatrice, lui dresse un piège assez vulgaire où le vieux renard tombe tout net, y perdant sa peau et ses oreilles. Il se laisse prendre à des serments d'amour, il fait sa déclaration, accepte un rendez-vous, se déguise en pèlerin, est rossé par un spahis et n'échappe à cette ondule de mystifications qu'en donnant son consentement à tous les mariages de ceux de sa race. Ce grave vaudeville est loin d'être irréprochable.

Dans le *Conte bleu*, nous assistons à une autre mystification.

Versac, mousquetaire et Gascon, fait à ses amis le narré d'une petite aventure amoureuse que son accent seul rend fort invraisemblable. Versac aurait obtenu de certaine dame un gant, un billet, un rendez-vous, triple faveur qui lui vaut, séance tenante, une provocation en duel. Est-ce avec un rival ou un mari que notre fanfaron va croiser le fer ? C'est le mari, mais Versac l'ignore. Cependant si cette vengeance suffit entre gentilshom-



(Les Petites Danaïdes. — M. Gabriel, rôle de M. Pincé.)

personnifié, ce comédien si fin, si ingénieux et si plaisant, dont le père Sournois était le triomphateur. A défaut de ces éléments d'un succès durable, il en restait d'autres néanmoins que des directeurs aussi intelligents que M. Cogniard ne pouvaient manquer d'exploiter et dont ils ont tiré fort bon parti, c'était la mise en scène et le spectacle de l'enfer. Sous ce rapport, le présent n'a rien à envier au



(Les Petites Danaïdes. — M. Nestor, rôle du père Sournois.)

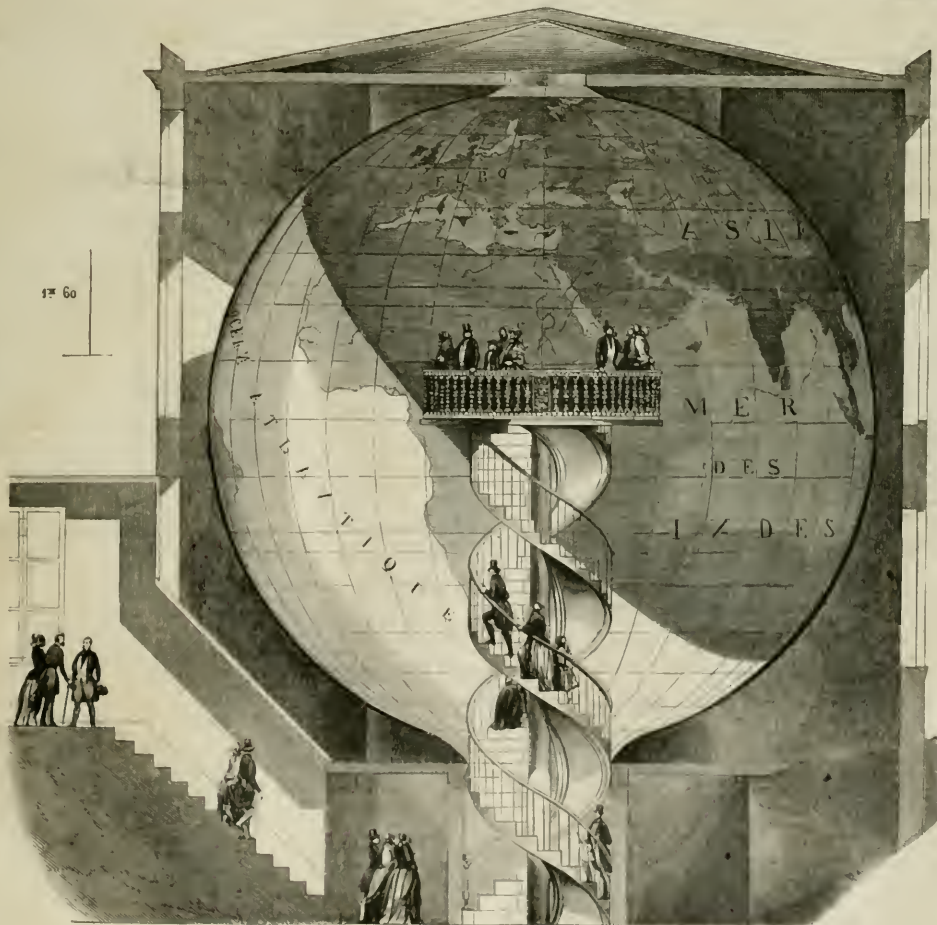
mes, elle ne saurait contenter la dame compromise. Pour démontrer aux yeux de son époux la fausseté de ce conte bleu, elle s'avise d'un stratagème qui, sous couleur de le rendre véridique, dévoile et met à nu la fanfaronnade du Gascon. Sujet, intrigue, traits et dialogue, tout ceci représente un pastiche du maître. La main de M. Scribe aurait-elle encore passé par là ?

Le Géorama des Champs-Élysées.

Il y a plus de deux mille ans au jour d'hui qu'un disciple de Platon, Eudoxe de Knide, enseignait que la terre n'était qu'un vaste globe, idée hardie au milieu d'un monde qui avait donné à l'orb terrestre toutes les formes, depuis celle du plan jusqu'à celle du cylindre. Mais cette conception puissante, admise par les grands astronomes de la Grèce, eut peu de portée comme toutes les belles théories grecques, et le positivisme romain, entre autres, n'y voyait guère qu'un rêve, car l'âme de ses intelligences les plus vastes, le plus profond de ses historiens, Tacite, arrange tellement l'univers, qu'il entend, dans les mers du Nord, le bruissement des roues brillantes du char du Soleil, plongeant au milieu des eaux pour passer de l'Occident vers l'Orient, où le précède la matinale Aurore. L'idée de la terre, comme globe, ne se vulgarisa donc pas et resta cachée au fond des livres savants des Grecs. Elle y eût péri, sans aucun doute, au milieu des horribles convulsions politiques qu'éprouva l'Europe du moyen âge, si ces mêmes hommes qui, au nom du Christ, combattaient les instincts destructeurs des Barbares, n'eussent conservé soigneusement au sein de leurs retraits solitaires les résultats des premiers et nobles efforts de l'esprit humain dans les champs de l'intelligence. Mais il était dit que ces saines idées des temps passés ne triompheraient qu'après avoir rencontré les plus redoutables obstacles. A l'incertitude romaine succéda le rigorisme du dogme chrétien qui, prenant les paroles de la Bible à la lettre, voyait dans une figure de mots l'expression complète d'un système et ne voulait pas admettre la forme sphérique de la terre. Au sixième siècle, un moine grec, Kosmas, surnommé *Indikopleustes* (le navigateur indien) à cause de ses grands voyages, rédigea même une *Cosmographie chrétienne* dans laquelle, pour répondre aux paroles du livre saint, il fait de la terre quelque chose qui ressemble à un grand coffre, une plaine rectangulaire entourée d'une muraille sur laquelle repose le firmament. Dans les siècles suivants, l'idée grecque apparait bien de temps à autre à



(Vue extérieure du Géorama des Champs-Élysées.)



(Vue intérieure du Géorama des Champs-Élysées.)

la suite de Ptolémée, l'oracle de l'école, mais on ne se le communique que très bas; et, pour se faire une idée du danger qu'il pouvait y avoir à le proclamer un peu plus haut, rappelons-nous, qu'encore au seizième siècle, Galilée paya de huit années de captivité son fameux *E pure si muove*, — et pourtant elle tourne!

Les immortelles découvertes de l'enfant don Henrique et de Colomb, la navigation hardie de Magellan, autorisèrent enfin Charles-Quint à placer sur l'écusson héraldique de Sebastian del Cano, compagnon heureux du grand navigateur portugais, une sphère avec ces mots: *Primus circumdedit*. — Le premier, je l'ai pourlourné.

Un globe, tel fut désormais l'emblème caractéristique de la science géographique, et, à partir de ce jour, on le reproduisit partout. Il semblait que l'homme fut heureux d'avoir reconnu enfin la véritable forme de ce monde où il régnait en maître, conquête immense dont il avait droit, du reste, d'être fier, car elle lui avait demandé et bien des peines et bien du temps. La sphère étant d'ailleurs de toutes les représentations de la terre la seule vraie, celle qui conserve les rapports

exacts entre toutes les parties, et les méthodes cartographiques étant jadis très-impairfaites, on fut naturellement amené à construire de vastes sphères afin d'y placer le plus de détails possible. Cette nécessité une fois admise, on vit les princes, les hommes puissants rivaliser et faire, dans ce but, des dépenses considérables. Ce fut sous l'empire de cette idée que le cardinal d'Estrees commanda à Garouelli, géographe vénitien, les deux énormes sphères de la bibliothèque Royale de Paris, qui ont près de 12 mètres de circonférence; que Pierre le Grand acheta le globe dit de Gottorp, un peu plus petit que les précédents, et que Louis XVI enfin fit faire, sous ses yeux, par M. Bergevin, colon de la bibliothèque Mazzeu, merqu'ia plus de 2 mètres fut de 8 pieds d'un pôle à l'autre.

Mais si la sphère est l'image vivante de la terre, il faut reconnaître qu'elle est, par sa nature même, peu commode à étudier, l'un ne pouvant jamais en embrasser qu'une partie,

d'autant plus restreinte que l'instrument devient plus grand. Sur celle de la bibliothèque Mazarine, que l'on a d'ailleurs montée d'une manière assez ridicule, pour la rendre, il est vrai, plus facile à consulter, on ne peut embrasser simultanément qu'un espace d'un plus deux pieds carrés. En faisant de vastes sphères on cherchait donc à répondre à un besoin sans pouvoir le satisfaire, et en les construisant de plus en plus grandes, on faisait croire la difficulté comme les diamètres, suivant une expression du langage mathématique. Aussi ces immenses et incommodes machines demeurèrent-elles bientôt abandonnées; on laissa les globes de Coronelli se couvrir de poussière, le globe de Gottorp s'oxyder et se manger lentement.

Ainsi trois siècles de travaux achevés par les hommes les plus audacieux, par les plus éclairés génies, avaient abouti à une déflation. Chaque jour démontrait la vérité incontestable de ce qu'avait avancé de la question, on avait reconnu arrivé aux plus petits détails de la question, on avait reconnu une différence de quelques milliers de mètres dans la longueur des deux axes, les opérations les plus délicates de la géométrie avaient été créées pour étudier la surface terrestre, et la plus vaste sphère, ce beau et remarquable travail, cette expression si nette, si précise de la terre, demeurait à peu près inutile et sans but. « Mettre le spectateur, tout en conservant les formes rigoureuses du globe, en position commandant d'étudier, non-seulement l'ensemble, mais les plus infinis détails d'un hémisphère entier ou au moins d'une de ses portions complètes, » tel était désormais le grand problème à résoudre pour que la sphère reprît sa haute, son incontestable utilité.

Ce fut un Français, M. Delanglard, esprit ingénieux et actif, qui le résolut. En 1825, il annonça avoir trouvé le moyen de permettre d'embrasser sans gêne, sans déplacement, jusqu'à un quart de la surface de la sphère, surface qui, contrairement aux globes ordinaires, s'accroissait avec la grandeur. Voici quel était ce procédé, très-simple d'ailleurs, comme toutes les grandes choses. Il avait imaginé de retourner sur elle-même la surface terrestre, de montrer en dedans ce que l'on ne pouvait voir en dehors, en conservant d'ailleurs aux choses toutes les positions qu'elles avaient dans leur première situation. C'est là, il faut le reconnaître, l'une des idées les plus ingénieuses de ce siècle. Elle eut d'abord de hautes, les plus précieuses approbations, elle eut dû recevoir les plus grands encouragements de la part du gouvernement. Il est vrai que, si le pouvoir lui fit faire, le public, avec son immense bon sens, en reconnut bientôt toute l'importance, et M. Delanglard se vit, au bout de quelque temps, à même de réaliser sa belle invention. Traduite matériellement, c'était un vaste globe de plus de 50 mètres de circonférence, dans l'intérieur duquel on pénétrait par un escalier conduisant à deux galeries circulaires, d'où le spectateur avait la vue entière des continents et des mers, celle-ci, représentée par une toile vernissée au travers de laquelle pénétrait la lumière qui éclairait l'intérieur et les parties opaques représentant en couleur la cartographie des diverses régions de la terre. L'établissement recut le nom très-heureux de *Géorama*, vue de la terre (1), et c'en était en effet la vue la plus grandiose et la plus complète. Il était placé à l'angle de droite de la rue de la Paix et du boulevard des Capucines, et fut livré à l'étude vers 1827. Mais, par des causes qui, on vient de le voir, ne sont pas toutes du fait de la science et de l'indifférence publique, l'inventeur du Géorama succomba avec son œuvre.

Il qui était jadis arrivé aux théories grecques fut très-probablement arrivé au Géorama, la belle idée si neuve de M. Delanglard fut sans doute tombée dans l'oubli, si l'on se relève l'histoire, encore en France, un homme qui la releva et qui se promit bien de la faire triompher quels que fussent les obstacles qu'il rencontrerait. M. Ch. A. Guérin s'y dévoua corps et âme, et en nous exprimant ainsi nous ne disons rien de trop, car, à l'heure qu'il est, il y a déjà écoulé plusieurs années de son temps, des fatigues infinies, sa fortune entière. Il faut souvent à la géographie des dévouements de ce genre, tant elle rencontre chez nous de fétidité et de mauvais vouloir. Après bien des jours de peine, de démarches et de dégoûts, il obtint de la Ville, au prix de 200 francs de loyer, (terrain nu) une pauvre petite concession provisoire, située aux Champs-Élysées, dans le carré Ledoyen, sur laquelle on éleva cette mesquine construction de bois et de toile que vous voyez. C'est là que le Géorama, lui auquel il fait soleil et le grand air, vit dans le froid et dans un demi-jour, tandis que le restaurant voisin se curie sur un terrain quatre fois aussi vaste, et que le *Cirque national* est presque un palais. En France on appelle tout souvent cela protéger la science (2).

Le nouveau Géorama fut ouvert le 1^{er} juin 1844. Il est construit d'après les mêmes principes que celui de M. Delanglard. Son diamètre est à peu de chose près le même, seulement au lieu de deux galeries, qui gênaient quelque peu la vue dans l'ancien globe, il n'y en a qu'une placée à la hauteur de l'équateur et à laquelle on parvient par un double escalier tournant d'un galbe très-élégant. Une carrosse en fer, formée par les méridiens et les parallèles a été recouverte d'une vaste enveloppe de calicot vernissé sur laquelle est appliquée la carte. Cette carte a été exécutée à l'aquarelle avec beaucoup de talent, par un de nos plus habiles ingénieurs, M. Jodot.

Sa grandeur a permis d'y représenter les terres et les mers dans leurs moindres détails, d'y figurer les grandes chaînes de montagnes et les moindres reliefs, les vallées et les plaines

que traversent les rivières et les fleuves, d'indiquer les limites des différents États, et cette quantité de villes et de lieux remarquables répandus sur la surface du globe, enfin toutes les îles qui apparaissent souvent en si grand nombre au-dessus des eaux de l'Océan. Citons quelques passages du rapport de la commission qui en rendit compte à l'Institut dans sa séance du 28 octobre 1844 (1).

« ... Les Caspiennes et les lacs heureusement translucides; les volcans en activité redoublés au moyen de lentilles de cristal enflammées; les glaces éternelles des points culminants et des régions circonfolaires, pittoresquement exprimées; la teinte chaude répandue sur les contrées de la zone torride; enfin l'aspect verdâtre de ces déserts marécageux qui s'étendent sur les extrémités de l'Asie et de l'Amérique du Nord, composent un ensemble harmonieux, dans l'étendue duquel chaque chose se trouve rigoureusement mise à sa place.

« Une séance d'une heure dans son milieu où, à coup sûr, épargné de grandes fautes à plus d'un homme d'État... Le cabinet d'un ministre de la marine serait très-convenablement placé dans le Géorama, où les leçons de géographie profiteraient beaucoup mieux aux auditeurs les moins intelligents, que celles où le plus habile professeur disserte en face de cartes plus ou moins grandes, et sur lesquelles des topographes de profession semblent se complaire à perpétuer des erreurs notoire. » On se ferait difficilement, en effet, une idée de la promptitude avec laquelle on arrive à une conception nette, précise, exacte du monde devant ce globe; l'étendue relative des régions entre elles, la manière dont s'établissent leurs rapports, la direction des grandes routes du monde, en un mot; cette disposition toujours si étonnante entre la terre et les eaux, l'imminence des océans, tout cela devient tellement frappant, qu'il suffit de quelques minutes pour comprendre ce que l'esprit des personnes les plus perspicaces peut à peine saisir en plusieurs jours dans nos livres et dans nos atlas. Ce résultat est surtout remarquable chez les enfants, intelligences jeunes, rebelles aux longues définitions, qui, au lieu d'autant mieux que les choses sont plus simples et qu'elles les frappent davantage. Eh bien, l'on peut assurer que l'enfant ne se verra jamais dans le cours de ses études vis-à-vis d'un spectacle semblable à celui qu'offre le Géorama; cette position exceptionnelle est déjà par elle-même un sûr garant de la durée indéfinie avec laquelle les leçons prises en ce lieu se gravent dans sa mémoire. L'avantage n'est pas moins grand pour les personnes dont les connaissances géographiques n'auraient jamais été complètes, et lequel un nous disait un jour avec beaucoup de vérité: « Vous apprendrez ici, monsieur, plus de géographie à la nation française en quelques semaines, qu'elle n'en a retenu en prononçant vingt ans ses armes victorieuses à travers le monde. » Aussi n'a-t-on pas voulu que le Géorama fût seulement un objet de curiosité, et il s'y fait des cours qui sont le complément indispensable de cette belle représentation du globe. Une seule objection a été faite par quelques personnes relativement à la nature de la démonstration; c'est que ce qui est naturellement concave, y apparaît convexe. Nous avons démontré l'inutilité des globes vus extérieurement, il n'est donc que cette seule manière de les présenter à l'étude. D'ailleurs, l'inconvénient ne paraît pas aussi grand que l'on pourrait le croire, car, sur un nombre considérable de visiteurs, il n'en est pas un qui en fasse la remarque; la chose paraît toute simple, parce que rien de ce qu'on a l'habitude de voir sur les cartes n'y est déplacé. On a remédié à ce léger désavantage en plaçant dans l'intérieur de la galerie une sphère ouverte, tout enseignement de la géographie, fait avec grandeur, celui surtout qui aspirera à donner aux enfants l'intelligence véritable de la vie de la terre, toute étude de ce genre doit être subordonnée à celle du Géorama, parce que les idées justes, précises, les impressions exactes et durables ne peuvent être acquises que devant une sphère et que le globe concave est ici la meilleure des sphères. Il est la synthèse qui relie toutes les appréciations de détail, qui leur donne l'ensemble qu'elles doivent avoir pour porter quelque fruit. Nulle part on ne comprendra mieux cette série infinie de rapprochements entre toutes les portions identiques du globe, dont Hérodote et l'auteur du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent ont tiré un si admirable parti pour enseigner le vu par le vu, l'inconnu par le connu. La géographie, dont nos écrivains ont fait une si triste et si misérable étude, devient là, dans la bouche d'un professeur qui a la véritable conscience de sa mission, cette science profonde, vaste et multiple, telle que l'ont faite Strabon, Bory de Saint-Vincent et Humboldt, cette science dont les anciens avaient dit, avec raison, qu'elle était comme elle inséparable de l'étude de l'homme. Nous adjuons ceux qui ont l'imprévisible honneur de diriger l'instruction de nos enfants d'exiger qu'elle se fasse désormais ainsi; et de rien négliger pour rendre à l'étude de la géographie l'importance qu'elle n'eût dû jamais perdre; d'utiliser tout ce qui peut conduire à ce noble but, et de ne pas laisser, par exemple, le Géorama inutile et désert, lorsqu'il peut le rendre si profitable; qu'ils y envoient et tous les élèves de nos écoles et tous ceux de nos collèges, qu'ils dotent chacune des grandes villes de France d'un établissement semblable, qu'ils s'attachent enfin à laisser dans l'esprit de tous cette conviction de quelques hommes que la science de la terre est une grande et noble science.

Les dépenses considérables que l'on fit padis pour les globes convexes, nous espérons fortement qu'on les renouvellera pour les sphères concaves, et que chaque capitale, chaque cité importante, voudra posséder un Géorama; cette nouvelle création de l'Intelligence française est appelée à devenir promptement un établissement d'utilité publique. On en élève un immense en ce moment à Londres, sous la direction de M. Guérin; nul mieux que lui ne peut en surveiller la construction,

(1) Commissaires: MM. Duperré, Bory de Saint-Vincent, rapporteur.

il en connaît à fond toutes les difficultés, il sait quels perfectionnements on devra y apporter, et il montrera encore là, nous y comptons bien, que quand la France entreprend une œuvre quelconque, elle peut, avec la merveilleuse flexibilité de son génie, la mener jusqu'à la perfection.

O. M...V.

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GÉOMÈTRE.

(Suite et fin. — Voir t. VI, p. 262, 262, 298, 311, 330, 342, 358, 394, 410, et t. VII, p. 10, 26, 32, 74, 90 et 122.)

XLI.

L'HORIZON S'ÉCLAIRCIT.

Bien loin de pouvoir peindre l'effet que cette rencontre inattendue produisit sur moi, tout au plus oserai-je essayer de rendre la surprise dont fut saisi le garçon de l'hôtel, unique témoin d'une scène si dramatique. Il ouvrit une bouche énorme, — étendit de grands bras, — et ferma la porte derrière lui, comme s'il craignait que, dans un transport trop fraternel, nous ne quittassions l'auberge sans payer la carte. Quant à moi, je n'en revenais pas de toutes les incertitudes auxquelles je m'étais réuni pour me faire ainsi retrouver mon frère, au moment même où j'allais m'exiler pour aller le rejoindre. Supposez que j'eusse été plus curieux de faire connaissance avec mes compagnons de route, — ou que, tout simplement, j'eusse voulu retourner à Portsmouth pour y retrouver le théâtre de mes plaisirs de jeune homme, et passer plus confortablement les dernières heures de mon séjour en Angleterre, — le lendemain matin, Gilbert aurait pris, sans m'avoir vu, la route de Bath, et moi, je m'embarquais pour le Bengale. Eux, presque jusqu'aux larmes, par cette bienveillance providentielle qui nous avait guidés l'un vers l'autre, je voulais y voir l'intervention d'un être adoré, vers lequel nous maintenons mes pensées me reportant sans cesse. On devine maintenant que je veux parler d'Harriet.

Gilbert m'eût bientôt mis au courant de sa situation. Immédiatement après avoir épousé mistress Falwaser, il apprit que les médecins ordonnaient à cette aimable veuve de revenir en Angleterre, et que, depuis plusieurs années, elle résistait à leurs prescriptions. Sans le moindre retard, et au détriment d'intérêts considérables, il voulut la faire partir et l'accompagner. Peru de jours après la notice, si son embarquement ensemble; mais cette mesure salutaire avait été trop longtemps ajournée. Mistress Falwaser, devenue mistress Gurney, mourut durant la traversée, entre le cap de Bonne-Espérance et l'île de Sainte-Hélène.

Tel fut le récit de mon frère. Il ajouta qu'il avait compté se rendre à Bath, pour y voir les enfants de sa défunte femme, et les assurer de sa bonne volonté. Cependant, lorsque, à mon tour, je lui en racontai qu'en étais, mon affection pour Harriet, affection si bien payée de retour, mes projets, les douleurs de la séparation, — bref, tout ce que le lecteur sait de reste, — Culbert fut le premier à changer son itinéraire et le mien. Il fut convenu que j'irais le soir même à Portsmouth pour annoncer au digne capitaine comment il perdait un de ses passagers, bien rôlé, pour le moment, à ne pas quitter l'Angleterre. Le lendemain, je viendrais reprendre mon frère qui se proposait de réparer ses fatigues par une longue et paisible nuit, passée dans un grand lit à quatre colonnes que les *Armes de l'Inde* avaient mis à sa disposition; et nous partirions tous deux pour Chittagong-Lodge, où nous resterions jusqu'à ce que la grande affaire de mon mariage avec Harriet fût définitivement réglée en conseil de famille. « Alors, mon cher Gilbert, ajouta mon aimé, vous verrez qu'au besoin, je sais me conduire en bon frère. Dans l'Inde, où, franchement, je désespérais de vous, j'ai bien pu vous regarder comme perdu pour moi; mais à présent, c'est une autre affaire. La position que vous me destinez, un autre la prise; je vous conserve donc un peu de moi, et vous ne perdrez rien à n'avoir pas fait votre grand voyage de déportation. »

Dieu sait que je le regrettais point. Au contraire, quand j'arrivai à Portsmouth, où je trouvais les passagers du *Hemichondra* qui achevaient tumultueusement de prendre le lit, je ne sentis sans d'une immense compassion pour ces pauvres diables destinés à être ballottés sur les flots, et livrés à la merci des tempêtes. Je pris le capitaine à part, et lui exposai la situation des choses, le priant de fixer lui-même le dédit auquel il avait droit.

« Un dédit, s'écria ce brave homme. Allons donc! vous vous moquez. J'irai voir, si je le peux, monsieur votre frère, et comme la traversée ne vous plaisait pas infiniment, je suis heureux, vraiment heureux que l'arrivée de M. Culbert Gurney, vous ait dispensé d'être des nôtres... Ah çà, mais, — ajouta-t-il, se ravisant, — qu'allons-nous faire de votre pochette (1)? »

« N'étant pas maître à danser, je ne devrais pas ce qu'il entendait par cette locution singulière.

« Oui, reprit-il, vos *ratiers* (2), qu'en ferons-nous? » Ceci était une autre énigme pour un homme qui, de sa vie, n'avait pris une souris. Enfin, le cher homme daigna s'expliquer plus catégoriquement.

« Votre équipage de mer, vos caisses, vos bagages, réprimit-il... Il faut bien qu'un vous les rende. Nous n'en avons que faire, nous autres... Et les marchands vous reprendront tout cela sans vous faire perdre beaucoup sur ce qu'ils vous l'ont vendu. »

J'entrepris de le convaincre que ce n'était pas là de quoi s'inquiéter. Mais j'avais affaire à un homme d'ordre, et qui ne compréhait pas ma dédangéeuse insouciance. Il prit note de mes différents paquets, et me promit de me les envoyer le

(1) Kit, violon de poche. — (2) Trops, ratiers, traquets.

Beaux-Arts. — Salon de 1846.

(Cinquième article. — Voir t. VII, p. 35, 72, 87, et 119.)

J'avoue mon faible. J'aime la mythologie... en peinture. Elle est presque complètement délaissée aujourd'hui, mais on y reviendra. On s'y reprendra un jour comme à une nouveauté. Le nouveau n'est rien autre chose que le vieux, qu'on avait oublié et que l'on exhume. Quand on se sera, pendant un demi-siècle, occupé de mélancoliques et de maniaques, extasié devant des poitrinaires et délecté avec des amariats, on ne demandera pas mieux que de voir de jeunes, frais et gais visages, des gaillards bien portants et heureux. La peinture écartera pour quelque temps les savantes draperies, les chastes tuniques, les longs habits de deuil dans lesquels elle est obligée aujourd'hui d'envelopper ses figures souffreteuses, et, comme il sera redevenu à la mode d'avoir un air de bonne santé, elle se mettra à étudier les belles formes et à aimer les chaudes carnations. Qui peut, en ce cas, lui offrir plus que la mythologie l'occasion de représenter le nu. Dans les habitudes actuelles cette étude semble être exclusivement dévolue à la sculpture. La peinture ne semble savoir où aller chercher le prétexte de déshabiller les gens. Dans les sujets modernes, outre que les occasions de représenter le nu sont excessivement rares, il est très-difficile, en le faisant, de sauver les convenances. On n'a pas ces embarras-là avec la mythologie; la nudité est de costume; elle est naturelle, par cela même elle est décente. Et ce vers du poète chantant le printemps :

Gratia cum nymphis geminisque sororibus audeat
Ducere nuda choros.

peut s'entendre aussi dans le sens des bienséances artistiques. — La statuaire et la peinture sont, avant tout, le culte de la forme. Or, quelle forme plus belle, plus intéressante pour l'honneur que celle même du corps humain? Toute la peinture n'est pas là évidemment. Mais c'est dans l'art qu'est le temple de la forme, toute la glorification de la beauté. Et il ne doit pas l'oublier. Quoi qu'on en puisse dire, bien certainement on n'en a pas encore fini avec Vénus. Nous le répéte-



(Salon de 1846. — Saint Firmin, premier évêque d'Amiens, donnant le baptême à la princesse Attila, tableau par M. Lécirieux.)

rons : de quoi donc s'occupe l'art, s'il ne s'occupe pas de cette déesse-là? Ou la retrouve encore cette année dans un grand tableau de M. GLAIZE, qui semble ne pouvoir se décider à désertier avec tout le monde le champ des riantes inventions mythologiques. Du reste, il partage également son pinceau entre le sacré et le profane. En 1842, à côté d'une sainte famille il exposait une Psyché; en 1845, des baigneuses d'Armide à côté d'une sainte Elisabeth de Hongrie; en 1845, Acis et Galatée et une conversion de la Madeleine. Cette année il a encore deux tableaux : *l'étoile de Bethléem* dont nous avons déjà parlé et *le sang de Vénus*. « Des ronces ont blessé les pieds délicats de la déesse; quelques gouttes de sang ont jailli sur les roses, et ces fleurs qui jusqu'alors avaient été blanches conservèrent depuis cet événement la couleur du sang de Vénus. » En voilà tout autant qu'il en faut pour faire une charmante composition; quelques nymphes s'empressent autour de Vénus, d'autres lui signalent la métamorphose de la fleur. Il y a de la grâce dans l'attitude de Vénus, mais toutes ces beautés ont des minois chiffonnés qui vous rappellent le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, quand vous voudriez vous croire sous les ombres de Cythère où, par parenthèse, il n'y a pas d'ombrage, mais où il y a, de nos jours, du canon anglais. Faites donc de la mythologie avec cela! Pour en revenir au tableau de M. Glaize, il est d'un coloris agréable quoique d'un effet éparpillé; mais le dessin en est négligé. Que fait au milieu de toutes ces nymphes ce gros gargon à figure minaudière représentant l'Amour? Il a sans doute le droit d'assister à la création des roses, lui qui en fait une si grande consommation. — Mais, Dieu me pardonne, voilà le style de Dumoustier qui me gagne; il a porté malheur à M. Glaize. Son tableau est un tableau de genre sur une grande toile. Que l'artiste aille demander ses inspirations aux poètes antiques eux-mêmes, et ils l'inspireront d'une manière plus simple et plus vraie. Ces sujets mythologiques conviennent d'ailleurs à son pinceau gracieux et à sa palette brillante. — A côté de la mythologie



(Salon de 1846. — Orientales, tableau par M. Diaz.)



(Salon de 1846. — Dans les vignes, tableau par C. Nanteuil.)

classique, celles du Nord et de l'Orient peuvent aussi fournir des données nombreuses et intéressantes. Au commencement du siècle, quand Ossian était à la mode, il a inspiré plusieurs belles compositions. Quand les grands épopées de l'Inde seront mieux connues, on y puisera également un jour. Peut-être à nous autres, blasés des temps modernes, faut-il ouvrir quelques sources nouvelles d'émotions pour réveiller notre goût affaibli; c'est une ressource bonne à tenter pour les talents secondaires. Les grands artistes peuvent se passer de ces moyens étrangers: ils impriment une haute personnalité à leurs œuvres et ils savent rajouter et mettre en valeur les sujets qui semblaient épuisés. Après la grande toile de M. Glaise, j'arrive, en voulant grouper les genres, à une toute petite toile dans laquelle un nouveau venu au salon, M. KWIAŃKOWSKI a représenté un chœur de Sirenes se tenant par la main et se dandinant sur les flots avec une désinvolture pleine



(Salon de 1846. — Sucrerie et village nègre à la Basse-Terre (Guadeloupe), tableau par M. A. de Fontenay.)

D'RON, mortes-fiancées qu'on voit, la nuit, suivant la ballade, remître au fond des bois, voltiger enlacées sur le lac et tromper par leurs jeux d'ombres froides et légères, l'élan des desirs qu'elles n'ont pu satisfaire en cette vie. Voilà bien une de ces données de vague et mystérieuse mélancolie, comme les aime notre époque. M. Gendron a bien groupé cette ronde nocturne de jeunes femmes qui glissent en effleurant de leurs pieds ou de leurs robes de gaze traînantes la surface unie de l'eau. La disposition est agréable, mais il y a un peu de lourdeur dans la peinture, et d'indécision dans le dessin. Les têtes n'ont pas toute la beauté désirable. — L'on retrouve les mêmes qualités et les mêmes lacunes dans l'Ange du tombeau, du même artiste. Au fond d'une solitude ombragée, une tombe est à moitié voilée par l'entrelacement de plantes grimpanes d'où pendent des fleurs de convulvulus et des clochettes bleues. Une jeune femme, assise dans une attitude recueillie, repose appuyée sur ce tombeau et se laisse bercer avec une douce tristesse aux chants d'un ange debout derrière elle: cet ange s'accompagne du violon. Le peintre a sans doute suivi la tradition en l'airant de cet instrument. Il y a un certain sentiment poétique dans cette composition, mais on désirerait une exécution plus soignée, et une couleur moins alourdie de tons mats et plâtres. — Si nous ne craignons pas de professer un reste de vieille amitié pour cette pauvre mythologie si délaissée de nos jours, d'un autre côté, nous ne saurions dire assez de mal de l'allégorie; elle est définitivement jugée. L'allégorie est la chose la plus antipathique qu'il soit possible d'imaginer. Peignez toute ce que vous vou-



(Salon de 1846. — L'Œil, tableau par M. Galimard.)



(Salon de 1846. — Vocation de sainte Radegonde, tableau par M. Billotte.)

de nonchalance. Le corail, les perles ruissellent de leurs longues chevelures d'ébène, quand je dis d'ébène, il y a parmi elles une blonde qui doit être le soprano de la troupe et semble chanter à tue-tête. Si elle n'était pas au beau milieu de la mer, on serait tenté de croire qu'elle a trop bu de champagne. Du reste, le vaisseau qui porte les héros grecs est encore dans le lointain, elle adoucirait sans doute sa voix à leur approche. Ce petit tableau est d'un ton clair et d'une couleur agréable; les figures demanderaient à être mieux étudiées. — M. GARIOT a représenté le sommeil de Titania, sujet emprunté au Songe d'une nuit d'été. Il n'a pas mis dans cette peinture toute la poésie que comporte la création fantastique de Shakspeare. Le spectateur n'est pas assez prévenu d'abord qu'il est transporté dans le monde moderne de la féerie, et non sur le vieux sol de la mythologie grecque. A cela près, cette figure est sagement étudiée et c'est une des jolies petites toiles de l'exposition! — A côté de la reine Mab, assomée sur les fleurs, nous placerons les Willis de M. GEN-



(Salon de 1846. — Un ruisseau à la Judé, tableau par M. Cahat.)

drez, des centaures, des harpies, des sphinx, des griffons, des licornes, des hippocampes, des tarasques et des coqueigrues, mais pour Dieu, ne peignez pas d'allégories! à moins que vous n'y soyez tout particulièrement invité par les gouvernements, les ministères, les préfetures ou les corporations quelconques qui aiment volontiers ces sortes de choses; et je me l'explique; en effet, il est difficile de se mettre d'accord sur les réalités, tandis qu'il y a dans ces banales abstractions une nullité qui les rend d'un emploi indifférent et commode. Le Génie, emporté par le Temps à la gloire, fait aux pieds la Fortune. Cette domes, d'un sens un peu louche, a été par M. PAYET, l'occasion d'une grande composition. Il a cherché à racheter, par l'énergie du mouvement, la froideur du sujet. Le Temps empoigne le Génie d'une main forte. Celui-ci a le pied gauche sur la gorge et le genou droit sur le ventre de la Fortune qui tombe à la renverse et laisse échapper sa roue. Voilà

une pauvre femme bien maltraitée, et vis-à-vis de celle-là surtout ces diables ne sont guère dans nos mœurs. Pour notre époque cette allégorie est contestable au premier chef. Le talent de l'artiste peut trouver un meilleur emploi. — Madame CALAMATA a peint avec une grande fermeté de pinceau une sainte Créole dans un style sévère, où elle semble s'être proposée l'imitation de Raphaël, et avec une rudesse toute virile une autre toile où elle représente l'Homme entre la Religion et la Volupté, ou plutôt leur tourmenté, et n'ayant ni l'une ni l'autre, comme l'abbé Delille entre l'esprit et la beauté. La présence de la Volupté n'a pu adoucir cette âpre peinture. Pourquoi l'homme a-t-il un air si farouche? On dirait qu'il n'est pas entre un prie-Dieu ou un lit de roses qu'il a à choisir, mais bien entre un échafaud ou un gibet. Nous en finissons ici avec l'allégorie; et nous souhaitons que les peintres, quels qu'ils soient, en finissent aussi tout à fait avec elle. — A côté de ce genre faux, j'en placerais un autre qui a malheureusement quelques adeptes parmi les artistes, sans doute à cause des sites

cés de vogue qu'il obtient presque toujours auprès de la bourgeoisie; à côté des peintres d'allégories qui n'apprennent rien à personne, je mettrai les peintres moralistes qui ne se proposent rien moins que d'éclairer, de catéchiser le public, et de leur tableaux des sermons en plusieurs points, qui se tournent à la gloire ni de Dieu, ni du prochain, ni de la peinture. L'art enseigne le beau, et non la vertu; regarda la religion et la philosophie : à chacun son but, ses moyens et son action. Entre autres exemples de cette préoccupation, je citerai deux tableaux de M. DE BAY, intitulés *Sagesse et Bonheur*. — *Inconduite et Misère*. Dans le premier, une jeune paysanne, assise au milieu de la campagne, donne des cerises à son enfant; son mari ensemence un champ à quelque distance. Au-dessous d'elle, dans un compartiment à part, est représenté un mariage (le sien sans doute) dans une église de village. Ici la scène se lie au matin; dans le second tableau (*Inconduite et Misère*), elle a lieu le soir. Une femme, épuisée de fatigue et chevelant à richaquer son enfant dans ses bras, est assise sur une ronce au bord de la mer. Au-dessous d'elle le compartiment réservé offre une peinture animée d'une sorte de bal masqué. Qu'est-ce que tout cela prouve? que l'une de ces femmes s'est laissée conduire au bal masqué, parce que son amant ne voulait pas la conduire à l'église, et que l'autre s'est laissée conduire à l'église, parce que son amoureux ne pouvait pas la mener au bal masqué. Peignez, si vous voulez, une femme qui donne des cerises à son enfant; peignez-nous cela purement et simplement, sans morale, sans phrases. Mon Dieu! l'art n'est pas si difficile dans le choix des sujets. Le premier venu, le plus bête est bon pour lui. En voilà autant qu'il en faut pour faire un chef-d'œuvre. Ce ne sont ni les légendes, ni les complaintes qui l'émouvraient à bien. — Nous retrouvons encore ce genre sermonnaire dans deux toiles de M. LANDELLE, *Aujourd'hui et Demain*. Aujourd'hui la vie insouciante et voluptueuse, demain la tristesse et la misère. Car je ne suppose pas, comme on pourrait peut-être le penser d'abord, d'après l'ordre dans lequel ces tableaux sont rangés, que les numéros aient été intervertis, et que ce soit le contraire : aujourd'hui pauvre fille dans un grenier, demain courtisane à la mode sous de riches lambris. Je tiens pour le proué. L'on voit pourtant que cette peinture ne prêche pas si clairement, qu'on ne puisse élever un doute. Ce doute est presque toujours applicable aux tableaux qui font peinant et dans lesquels les mêmes personnages sont placés dans des situations différentes. Les pendants sont une concession faite à la mode, une combinaison bonne pour la vente, mais moins heureuse au point de vue de l'art. La nécessité de conserver la ressemblance des traits dans les deux tableaux, est une entrave de plus imposée à l'artiste; s'il la subit, cela refroidit son œuvre; s'il s'en débarrasse, il excite les réclamations, il déroute le spectateur qu'il a courvé lui-même à la comparaison. Dans le premier tableau, M. Landelle représente une courtisane dans toute la fraîcheur de la jeunesse, à la bouche riante, à la prunelle voluptueuse et provoquante, mollement renversée, le sein à moitié découvert, élevant un bras au-dessus de sa tête et tenant une rose qu'elle effleure indifféremment. La folle créature! elle ne saurait trouver un avertissement dans la brièveté de cette rose. Cette peinture est gracieuse, facile et d'un coloris agréable. L'arrangement des lignes du visage laisse quelque chose à désirer; on voudrait que ce soit visage se penchait en avant pour donner un peu l'air d'être. Demain, la jeune fille aux traits altérés et brisés, est étendue sur la dalle, dans une attitude douloureuse. Ses mains jointes sur son front desséchés, son geste est vrai, mais l'expression générale est un peu superficielle. Ces deux peintures, réunies dans leurs cadres à angles arrondis, ont été placées dans le petit salon, en entrant, à l'endroit qu'occupent, il y a quelques années, deux tableaux célèbres; je veux parler de *Souvenir et Regret* tant de fois reproduits par la gravure. Le rapprochement est d'un pronostic heureux, si l'on considère la vogue. M. Landelle ne doit pas vouloir s'en tenir là. Il y a encore de l'indécision dans sa manière; mais il a de l'élegance, de la grâce. On retrouve ces qualités dans deux autres toiles également exposées par lui cette année : *Un jeune Juif* et *Les Petits Bohémiens*. Que le peintre de la *Virgée* et des *Saintes Femmes*, exposées l'année dernière, ne laisse pas amoindrir et tomber dans la coquette et son style qui manque de nerf, mais qui a de la distinction. Combien de talents ne se sont-ils pas perdus, combien ne s'en perdrait-il pas en ce jour, en ce jour de plaisir au public du jour, de flatter le tyran. Certinément, c'est cet abominable Denis qui a tort, mais Aristippe n'en est pas moins à plaindre. Nous l'estimerions davantage aujourd'hui s'il était resté debout. — M. GUERMAIN-BOIN a compris et rendu avec sentiment le sujet de la *Femme du peuple*, inspiré par ces paroles de Georges Sand : « Compte-t-on pour rien toutes ces âmes aimantes qui la possèdent (la poésie) et qui souffrent; qui se bécassent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu. » Dehant, adossée contre un pilier dans une église, à travers les noires ogives de laquelle filtre un jour triste et éteint, une jeune femme ayant une canifole de tricot rouge, du linze et des vêtements grossiers, lève la tête vers le ciel avec une attitude mélancolique et résignée. Si beauté n'est pas l'être, mais l'être, la douleur, les rides éprouvées de la vie y ont imprimé déjà leur passage. Si elle avait été cultivée par le luxe, elle eût eu de l'élegance; elle a seulement la distinction qui traduit une nature morale élevée. Cette figure, peinte sagement et avec vérité, fait honneur à l'artiste. Malheureusement, l'enfant placé devant elle, mit à l'ensemble du tableau. Il est vulgaire et ne se rattache en rien au sujet. — Permettez que, pour faire un peu diversion à toute cette mélancolie qui nous envahit, je vous parle un instant d'Anacron : « Qu'il est agréable, dit ce vieux bon vivant, de contempler ces eups chéris de l'achues et d'être étendu sous leurs pampres, tenant en ses bras une fraîche jeune fille, respirant Cypris tout entière! » Certainement que cela est agréable. C'est un tableau qui en vaut bien un autre, et j'approuve fort M. MATOUT de l'avoir choisi pour sujet de son *Printemps*. Mais il y a un point sur lequel je ne suis plus

d'accord avec lui : il a un goût prononcé pour les rousnes, et moi je ne peux pas les sentir. Du reste, la jeune fille debout n'a d'ardent que la chevelure. Ce n'est pas la peine de respirer Yénu tout entière, comme dit le porte gerc, c'est-à-dire d'avoir le diable au corps, comme nous disions, nous autres Gaoïols, pour avoir ce visage placide et s'amuser à prendre des poses académiques comme un modèle. Le jeune homme assis à ses pieds a l'oreille appliquée contre elle, et dans cette singulière position, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a un peu de l'expression de l'ignore de quelqu'un qui écoute un coquillage. La cambure de son dos forme un arc désagréable. L'on ne se rend pas bien compte non plus de la manière dont peuvent être placés les jambes de la jeune fille. Ce tableau provoque la critique, et je m'y accrete, parce qu'il m'en avais, ce peintre coloriste à l'intelligence de ces sujets antiques, et les rend dans un bon sentiment. J'attends de lui quelque chose de plus complet.

Nous reproduisons dans notre première gravure le tableau de M. LÉCURIEUX : *Saint Firmin, premier évêque et patron du diocèse d'Amiens*, confère le baptême à la foule que sa parole vient d'arracher à l'idolâtrie. La scène se passe hors des portes de la ville, sur les rivages de la Somme, près d'un pédestal ou une statue purement à été brisée. A la droite du saint, la jeune et noble Attilia s'incline sur la cuve baptismale. Derrière elle, Eustasien détache sa robe sénatoriale et s'apprête à recevoir aussi l'eau régénératrice. Du côté opposé se trouve sa famille. A l'entour on découvre la foule de trois mille convertis. Tout était le programme imposé au peintre et dont il s'est heureusement acquitté. Sa composition est sagement entendue et bien groupée. Quelques-uns des têtes sont d'un bon caractère; celles des trois femmes placées en face d'Attilia sont gracieuses. On désirerait cependant un peu plus de variété dans ces visages. La femme agenouillée sur le devant et tout enveloppée, à la manière d'un fantôme, a une apparence étrange. C'est une figure qui pleure sur un tombeau. Peut-être après tout, la bonne dame a-t-elle tout grand gros péchés sur la conscience, et pense-t-elle que toutes les eaux du monde ne la laveront pas. Cette peinture est exécutée avec le sentiment de l'harmonie que M. Lécurieux possède, mais auquel il sacrifie trop. On dirait qu'il a peur de la lumière et de la teinte locale. A la vérité, cette lacune est moins sensible dans les sujets religieux que la nature de son talent l'appelle plus particulièrement à traiter.

M. CABAT a reparu cette année au salon, où il a envoyé deux paysages : *un Ruisseau à la Judie* (Haute-Vienne) et *Le Repos*, vue prise sur les bords d'un fleuve. Ce dernier est d'une austérité plus tempérée que certains tableaux dans lesquels l'artiste avait laissé assombrir son style. Mais il vise aussi à l'idée, à l'effet moral et il y atteint. Ce qui vous attire sous ces ombrages, c'est l'attrait du calme, du repos et non celui de la verdure, des fleurs, des mille jeux de la lumière à travers les branches et les feuilles; en un mot, ce n'est pas la nature pour elle-même, mais pour sa signification. Peut-être faut-il regretter que l'artiste ait perdu de son amour pour les champs, qu'il n'ait plus cette curiosité naïve avec laquelle on se plaît à en étudier les détails si variés, les effets si divers, suivant les heures du jour. Dans la voie où semble s'arrêter M. Cabat, plus de nouvelles compositions, plus de révélation, de surprise pour le spectateur. La personnalité de l'artiste n'est pas modifiée par ce qu'il apprend dans ses courses. Il ramène partout le paysage à la gravité uniforme de son style. — *Un Ruisseau à la Judie* est un charmant paysage, d'un caractère plus agreste que le premier. Les différents masses d'arbres sont bien groupées, les percées bien ménagées. Il y a de l'air, de l'enfoncement entre les différents plans. L'ensemble est harmonieux. Ce paysage, simple et champêtre, ne manque cependant pas d'une certaine gravité d'aspect, à laquelle contribue la figure de femme traversant le ruisseau rustique, figure pleine de tournure et d'un dessin élégant.

M. DE FONTENAY nous fait par courir avec intérêt les sites de la Guadeloupe. Nous reproduisons son tableau intitulé : *Sucrerie et village nègre à la Basse-Terre*. On aperçoit une partie de la rade, le fort Richépanse et les bâtiments du gouvernement. Il a également exposé une vue de *la souffrière*, figure pleine de tournure et d'un dessin élégant.

M. DE FONTENAY nous fait par courir avec intérêt les sites de la Guadeloupe. Nous reproduisons son tableau intitulé : *Sucrerie et village nègre à la Basse-Terre*. On aperçoit une partie de la rade, le fort Richépanse et les bâtiments du gouvernement. Il a également exposé une vue de *la souffrière*, figure pleine de tournure et d'un dessin élégant.

M. BILOTTE : *Vocation de sainte Radegonde*. « Une fois le Seigneur lui apparut... la sainte se mit sur ses genoux (ce n'est pas moi qui me permets de dire de pareilles choses, mais bien le R. P. Ribadeneira) de quoi elle demeura grandement consolée et plus encore de la voix qui retentit à ses oreilles : « Radegonde, vous n'êtes que sur mes genoux, mais bientôt vous serez sur mon cœur. » Cette Radegonde, qui se mettait ainsi sur les genoux de Jésus-Christ, était une reine de France, et cela explique un peu ses libertés grandes. Toutefois le peintre, et il a bien fait. La représentée sur ses genoux à elle-même et non sur ceux du Seigneur. Mais je serais tenté de croire, au geste de Jésus-Christ, qu'il devine les intentions familières de la princesse, car il semble de sa main s'en défendre d'avance. Le peintre a fait d'un pareil sujet tout ce qu'on pouvait en faire. La figure de la sainte est dans un bon mouvement. Seulement sa main gauche, à première vue, me fait l'effet d'être la main droite du Christ. C'est peut-être une vision de ma part.

M. CELESTIN NANTEUIL, intitulé sa charmante baehalana : *Dans les vignes*. Tous ces gens-là, vieux, jeunes et enfants sont dans les vignes du Seigneur. Ils sont réunis au bord de la mer bleue, sous des pampres jaunissants, pour jouir, user et abuser des fruits de la terre; l'orgie en a déjà abattu quelques-uns. Cette baehalana endormie ne s'inquiète guère de ce que devient son enfant qui, renversé sur le dos, presse une grappe de raisin en guise de mamelle. Si ce gros Silène affaissé sur son outre, s'avait de descendre, il écraserait le

petit ivrogne sous son pied éléphantique. Heureusement le brave homme ne bouzera pas. Les images extérieures et ses propres idées exécutent, en ce moment, dans sa tête, une robe bachelique tout vertigineuse. Je ne puis cependant pas trembler en voyant tout ce monde au bord d'un précipice. Serait-ce un avertissement carlé? Non certes, il n'y a là d'autre prétention que de montrer les carnations luxuriantes, les fruits dorés et rubiconds, les teintes chaudes de l'automne. Cette couleur gaie vous attire dès l'abord. La peinture est solide et chaude. Je lui chercherai seulement un procédé de touche uniforme.

L'ode par M. GALIMARD est une tête d'un bel aspect; il y a de la noblesse, de la correction de dessin, une exécution soignée. Si cette figure était celle de Myrtil, de Corinne, de Sapho, quoiqu'on pût la trouver trop solennelle, elle intéresserait encore. Mais c'est l'ode, l'ode suivie par M. Nicolas Boileau Despréaux, avec les quinze vers ajoutés Boileau à l'appui dans le livret : l'ode qui avec plus d'éclat et non moins d'énergie que l'élogie... fait fléchir l'Écouteur sous le joug de Louis... ou comme une abeille ardente à son ouvrage de peupler de fleurs le rivage... ou vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris... Quelle image nette tirer de ces lieux communs, et qu'y a-t-il là en vérité avec quoi puisse sympathiser le spectateur? Il sera-t-il pas tenté au contraire de répéter la fameuse devise de Brelogue : « Qu'est-ce que cela me fait? » Que M. Galimard laisse là ces abstractions : s'il a peint une belle tête, c'est bien malgré Boileau.

M. DIAZ DE LA PENA, *Orientales*. Voilà une peinture dont il est bien difficile à la gravure de donner l'idée. C'est coloré comme les plus chauds solistes couchants, c'est vague et indéfini comme un rêve. Des femmes à demi nues, assises au bord d'un ruisseau, à l'ombre des lataniers, jouissent au calme du soir des douceurs du fin air frais. A travers les ouvertures des arbres, on croit apercevoir des habitations couronnées de lumière et des ombres de promeneurs qui errent dans le lointain. Cela ne s'analyse pas, cela se sent et cela fait rêver. — Nous examinerons particulièrement le talent de M. Diaz une autre fois, et nous parlerons alors de ses autres tableaux.

Chronique musicale.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise d'Emma.

Emma date de 1821. Ce n'est pas le premier ouvrage de M. Auber, mais c'est celui qui a commencé sa réputation. Avant *Emma*, il n'avait eu qu'un petit succès, dans un petit opéra-comique en un acte intitulé : *La Bergère châteline*. Ce succès avait déjà plusieurs années, et M. Auber dut perdre patience plus d'une fois, en attendant qu'un vœuil bien lui permette de recommencer. Enfin, après beaucoup d'efforts, *Emma* lui donna gain de cause, et MM. les comédiens convenus, sociétaires du théâtre Feytaud, furent obligés de lui céder qu'ils avaient un compositeur de plus. C'était pour eux alors, comme aujourd'hui pour MM. les directeurs, une nécessité terrible, à laquelle ils ne se résignèrent qu'à la dernière extrémité.

Emma obtint du public l'accueil le plus flatteur, et fut représentée sans interruption pendant près d'une année. Il parut que le poème et la partition étaient également appréciés, et que MM. Auber et de Planard étaient enfin reconnus pour de brillant succès. — Nous avons quelque peine à croire que la reprise ait la même fortune que la création. Tant le goût public est variable! tant l'art subit de modifications en un quart de siècle!

Devons-nous l'avouer? à la reprise d'*Emma*, nous nous demandons avec étonnement quelle avait pu être la source de ce grand succès, dont les récits des contemporains ne nous permettent pas de douter. A qui, dans cette pièce, ou bien à trois ou quatre autres, nous nous sommes intéressés? Et si l'on trouvait alors dans cette musique des beautés si sublimes, comment se fait-il qu'elles nous échappent aujourd'hui? Sommes-nous donc insensibles, ou sourds? Cependant, nous applaudissons chaque jour la *Dame Blanche*, qui n'est que de quatre années plus vieille qu'*Emma*. Que dis-je! nous avons applaudi avec enthousiasme *Richard Cœur-de-Lion*, qui vit le jour sous Louis XVI, et *Le Déserteur*, qui fut applaudi avant nous par les contemporains et administrés de madame de Pompadour. Faut-il penser qu'un état moins difficile vers 1821 qu'on ne l'avait été auparavant, et qu'on ne l'est devenu depuis? Ou bien l'exécution, à cette époque, donnait-elle à *Emma* des charmes qu'elle lui enlève aujourd'hui? En vérité, nous ne savons.

Il y a dans la partition des phrases très-franches et très-élégantes, des harmonies distinguées, des combinaisons instrumentales assez agréables, et qui durent faire peser ce que M. Auber deviendrait un jour. Mais quelle distance pourtant de ces idées étriques, de ce style froid et mesquin, à la *Sirene*, au *Dominio noir*, à *Le Diable*, à toutes ces œuvres éblouissantes d'esprit, d'imagination et de verve, que M. Auber a accomplies depuis vingt ans avec une si haute profession! Vous nous avez éblouis, monsieur, et si nous sommes plus difficiles que les contemporains de vos premières œuvres, en vérité, c'est votre faute. Et c'est votre faute aussi, monsieur de Planard. La pauvre Emma nous paraît peut-être aujourd'hui moins dépourvue si vous n'eussiez pas donné à Mina et à Phérome du *Pré-aux-Clercs* de si riches paroles.

Mademoiselle Réville, qui remplit le rôle de madame Palmer, y fait preuve d'un talent de cantatrice fort distingué. Cette jeune artiste a de la voix, du goût et du style. Madame Marie Lavoie chante sa partie d'une manière par trop enfantine. Mademoiselle Delille joue un rôle de paysanne avec une excentricité singulièrement réjouissante; à chaque mot, à chaque geste, elle met le parterre et l'orchestre en belle humeur. C'est là un heureux talent! — Elle a une bien jolie voix; mais quand elle chante du nez, l'on ne s'en doute guère. De-

cideinent, le nez est un instrument ingrat auquel il faut renoncer.

Nous avons annoncé très-succinctement le succès de madame Rossi, à l'Opéra. La voix de cette cantatrice est un peu fatiguée. On voit qu'en Espagne et en Portugal elle a chanté du Verdi. Le cruel homme que cet Italien ! Mais si madame Rossi a des sons un peu moins doux et d'une sonorité moins brillante, elle n'a pas perdu son habile vocalisation et elle a gagné une expression vraie et puissante, un accent énergique, une intelligence dramatique des plus remarquables, en un mot, presque toutes les qualités qui font la tragédie lyrique. Nous lui souhaiterions seulement un peu plus de distinction et de grâce et une meilleure prononciation. Il faut le dire sans ménagement à madame Rossi, parce qu'il ne tient qu'à elle d'acquiescer à cet égard, ce qui lui manque. Ah ! madame, si vous étiez assez bonne pour observer, pour étudier pendant quelques semaines mademoiselle Rachel, combien nous y serions reconnaissants !

Madame Rossi vient de partir pour Marseille, après avoir paru à l'Opéra deux fois seulement. Mais elle reviendra vers la fin de l'été pour passer ici, dit-on, l'automne et une partie de l'hiver. Puisse ce projet recevoir son exécution ! Une cantatrice dramatique de plus ne serait pas trop à l'Opéra. Madame Stoltz, avec son magnifique contralto, ne peut chanter les rôles de l'ancien répertoire, et cependant pour jouer *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *la Juive*, *Gaillaume Tell*, etc., il faut autre chose que des jeunes filles échappées à la veille du Conservatoire, et que leur professeur tient encore par les lisères.

Eh, puisque nous parlons du Conservatoire, pourquoi ne dirions-nous pas que la *Pie voleuse* y a été exécutée très-distinctement, dans un exercice public, d'une manière très-distinguée à certains égards ? Mademoiselle Lemercier, à qui la nature a donné une voix des plus heureuses, a chanté le rôle de Ninette avec un véritable talent. M. Grignon, fils de la basse-taille de l'Opéra-Comique, remplissant celui de Ferdinand, et Ferdinand s'est montré le digne père de Ninette. Combien il y a d'artistes, vieillus dans la carrière, à qui nous souhaiterions cette exécution correcte, ce goût et cette sensibilité ! Les chœurs, formés de la réunion de toutes les classes de chant et de soliste, ont électrisé l'auditoire par une verde, un feu et une délicatesse de nuances inconnus sur nos grands théâtres lyriques. « Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse », disait un bonhomme à côté de nous. Ce bonhomme est un des plus éminents musiciens de la France.

Le port de Toulon.

(Deuxième article. — Voir I. VII, p. 7.)

Nous avons, dans un premier article, donné le dessin et la description des établissements qui bordent, au nord, la grande chaussée du port. Nous allons aujourd'hui passer en revue les magasins, bureaux, ateliers et monuments situés sur la rive opposée, qui baigne la Darse.

Nous voici d'abord en face des bureaux de la direction du port et de la direction des constructions navales. Le côté long ou le trouve ce bâtiment, que surmonte le clocher du port, est découpé en presque par deux saignées de la Darse, appelées les canaux. C'est devant les bureaux, au premier qui fut face à l'entrée de l'arsenal, qu'abordaient les princes, amiraux et tous les personnages officiels qui débarquaient à Toulon. C'est la promenade favorite des officiers de marine et le rendez-vous des embarcations qui les transportent à bord.

Une moitié du rez-de-chaussée et tout le premier étage de cet édifice, dit de l'horloge, sont occupés par des bureaux que nous venons de nommer. L'autre moitié du rez-de-chaussée est consacrée spécialement au musée des modèles.

Cette salle est digne en tous points d'être ici mentionnée. La curiosité et l'admiration trouveront leur compte à la visiter. Tous les genres de navires de guerre que la France a possédés, ont à leurs représentants : galères, vaisseaux, frégates, gabarres, corvettes, bricks, goélettes, chébecs ; dix escadres en miniature ! Il y a plus, on peut suivre pas à pas les modifications et les changements que les progrès ont apportés dans notre architecture navale et lire toute notre histoire maritime sur la carène de ces navires lins comme des canots.

Ce musée doit son origine à M. Charles Dupin, qui resta quelque temps attaché à la direction des constructions navales, à Toulon. La main qui créa ce musée y avait réunis tous les glorieux débris des sculptures que Pigot semait sur la poupe dorée des galères de Louis XIV, et qui étaient restés ensevelis dans les angles poudreux de l'atelier de sculpture du port. Les plus beaux fragments de ces sculptures, que le sabbatine auvents du *Milon de Crotona* ciselait sur le flanc des navires ont été transportés à Paris. Il n'est pas même resté au port de Toulon un seul souvenir des chefs-d'œuvre dont le casseau de l'immortel article décora cette galère *reale*, qui fit si longtemps l'orgueil de la France, l'émulation et l'enivrement des puissances maritimes rivales.

Au plafond de cette salle, soutenu par de belles statues mythologiques, sont suspendus des trophées de marine qui encadrent admirablement le tableau. Le musée renferme, en outre, les modèles du bassin de Grignard et de la caisse immense dans laquelle il fut construit, et celui de machine à vapeur qui s'éleva à l'entrée de la chaîne-ville.

À l'extrémité méridionale de la presqu'île est un pavillon isolé dont l'atelier des peintres occupe le rez-de-chaussée. Le premier étage sert d'atelier aux ouvriers qui confectionnent les modèles. Ne serait-il pas possible de trouver un local plus vaste et préservé surtout du voisinage infect de la térébenthine, à ces artistes laborieux dont le travail exige tant de patience, de précision et de perfection ?

Dans l'intervalle qui sépare ce pavillon des bureaux de la direction, on voit une énorme fontaine où les navires de guerre viennent faire leur eau. C'est la phrase consacrée. Un

conduit sous-marin traverse la Darse, en cet endroit, et va alimenter le baigne de l'eau de cette fontaine. Il n'y a pas dix ans qu'on charriait encore péniblement dans des barils l'eau si indispensable à la propreté des vastes salles de baigne.

La partie occidentale du bâtiment que nous venons de parcourir est occupée par les pompiers. Le corps des pompiers a reçu, depuis quelques années un grand développement et une ferme organisation. Dans la caserne, l'appareil des pompes, des crocs, des fux, des échelles, etc., etc., si lugubre dans l'enceinte, se change, au repos, en objet d'art et même de luxe. C'est presque beau à voir. Tous ces instruments sont peints en vermillon et rappellent, sans inspirer la moindre terreur, le fleau qui l'ère des destinés à combattre. Il y a dans cette caserne, à titre de dépôt, une pompe Letestu que le gouvernement n'a pas encore définitivement acquise, bien qu'une commission ait reconnu la supériorité de ses modèles sur les pompes à feu ordinaires, et malgré les résultats sauveurs de son jeu, dans ce fatal et mystérieux incendie du Mouillon, en 1815. La scierie à vapeur et, par suite, les cinq vaisseaux en construction sur les chantiers du Mouillon ne doivent peut-être leur salut qu'à cette pompe.

Le rivage sur lequel sont bâtis l'atelier des voitures et les cales couvertes était autrefois un île que le canal creusé derrière les bureaux de la direction du port, séparait de la chaussée, en se prolongeant à angle droit jusqu'à un canal qui baigne le quai du magasin général. Il ne reste plus de ce canal, parallèle à la Darse, qu'un lavoir pour les matelots, expressément interdit aux forçats.

Le dépôt des mâtures occupe le rez-de-chaussée d'un vaste bâtiment dont la destination ne justifie nullement l'étrange architecture. On y entre par quatre grandes arches demi-circulaires, deux au nord et deux au midi, qui donnent à l'édifice l'air d'un grotesque arc de triomphe, jeté là au hasard. Les fenêtres latérales du rez-de-chaussée affectent la même forme de plein cintre. Ces portes et fenêtres sont grillées par de vieilles barrières en bois toutes délabrées, qui lui donnent l'aspect d'un véritable caïot. L'intérieur est divisé en deux compartiments ; l'un pour les mâts de gros calibre, l'autre, pour les pièces légères. L'atelier des mâtures est en plein soleil, sur l'esplanade qui sépare le magasin de la chaussée. On y construit les bas-mâts, les mâts d'allonges de toute espèce, les verges de toute dimension, les lumes, les barres et les chouques. Pour construire un simple bas-mât de vaisseau, il faut souvent jusqu'à dix sapins des plus gros, qu'on dépouille de leur anoble pour n'emporter que le cœur de l'arbre et qu'on accouple ensemble à l'aide d'adens et d'entailles formidables et de cerclés en fer. La hauteur totale d'un mât de vaisseau à trois points, depuis sa base à fond de cale jusqu'à sa pomme de grand catac, est de 71 m. 789 mil. Sa plus grande circonférence est de 4 m. 65 cen. La basse vergue a 56 mètres d'envergure.

On a réuni dans un même établissement tout ce qui tient au mécanisme locomoteur des navires. Au premier étage est l'atelier de la voilerie. L'épaisseur de la toile employée à la confection des voiles est proportionnée à l'effort qu'elles doivent faire et à la résistance que leur surface doit opposer au vent. Ainsi la grand-voile d'un vaisseau est à six fils, tandis que celle de ses huniers n'est qu'à quatre seulement. Les dimensions des plus grandes voiles sont vraiment incroyables. Leur envergure est de 54 m. 853 mil. ; leur bordure de 76 m. 758 mil. ; et leur hauteur, qu'on appelle *clote*, est de 13 m. 104 mil. Il faut 1,170 mètres carrés de toile pour une seule de ces voiles ; la surface d'une place publique d'une petite ville de province n'a puider est de 1,104 kilogrammes.

Dans ce même hangar est l'atelier où l'on ent les pavillons et les signaux en usage dans la timonerie. Le pavillon d'un vaisseau de ligne a, de *quindant*, ou de hauteur, 10 m. 953 mil. et de *boitant*, ou de largeur flottante, 16 m. 544 mil. Pour le confectionner il faut 566 m. 90 cen. d'étamine.

Le deuxième étage est consacré aux *gabarins*, c'est-à-dire au tracé des lignes des pièces qui entrent dans la construction des navires. On en fait, sur le plancher, une sorte de patron avec des planches minces et faciles à travailler. On voit, du reste, à côté des mâtures, sous les cales couvertes, l'application du tracé à la construction. Lorsque la construction d'un navire de guerre est résolue, le plan en est mis au concours parmi les ingénieurs de la marine. L'officier dont le plan a été approuvé, est chargé d'en diriger l'exécution. La première opération est alors le tracé des *gabarins*, qui a lieu dans les combles du hangar de la mâture.

Ce hangar fut brûlé par les Anglais en 1795. Ce fut le premier reconstruit de tous les établissements incendiés à cette époque.

Les cales couvertes sont deux constructions architectoniques où l'élegance et la hardiesse des lignes font encore mieux ressortir la grandeur des proportions. Sept arcades de 9 m. 09 cen. d'ouverture en divisent la longueur. Sur la face de chaque pilier dont la hauteur totale est de 10 m. 75 cen., se détachent deux demi-colonnes accolées, en pierre de taille de Cassis. Un attique de 4 m. 583 mil. s'éleva au-dessus de la corniche, aussi en taille, et une charpente presque acroïte les couvre d'une immense ogive. Chacune de ces deux innelles colossales a une longueur totale de 21 m. 90 cen., sur une largeur de 22 mètres et une hauteur de 50 m. 75 cen., du sol au sommet de l'angle curviligne. Un espace de 53 mètres sépare, il y a quelques années encore, les deux cales couvertes. On les a réunies aujourd'hui, au nord et au midi, par un mur percé de cinq portes à plein cintre, dont les dimensions sont à peu près les mêmes que celles des ouvertures latérales des cales. 9 m. 90 cen. de largeur sur 16 m. 540 cen. de haut. La corniche et l'attique des cales se prolongent sur le couronnement de ce mur et le hangar magnifique (1,500 mètres de superficie qui résultera de ces travaux, sera destiné à de nouveaux ateliers et magasins de mâtures.

Les vaisseaux devant tous être construits à l'avenir dans l'enceinte du Mouillon, les cales couvertes seront aussi transformées en ateliers de voilerie, bien que depuis l'invention

de la vapeur, la voilerie ait beaucoup perdu de son importance première ; surtout au port de Toulon, où la proximité des côtes de la Méditerranée et la célérité qu'exigent nos relations avec l'Algérie nécessitent plutôt l'emploi des navires à vapeur que celui des navires à voile.

Deux vaisseaux de 90 canons, le *Foentley* et le *Fleurus*, occupent les deux cales couvertes. Depuis plus de vingt-cinq ans, ces deux navires attendent leur épave de bois de sapin. Ils sont capables quelque jour, profitant de la vétusté des mâdriers qui les soutiennent, de sabandonner à quelque desastreux accès d'impatience et de s'élaner tout seuls à la mer, à la grande consternation de ceux qui les laissent moisir sur le chantier.

Ce serait ici le lieu de peindre une des plus grandes fêtes des ports de guerre, la mise à l'eau d'un vaisseau. Mais M. Lemaire a déjà peint aux lecteurs de *l'Illustration*, dans le numéro du 50 novembre 1844, toute la solennité de cette opération ; et son crayon nous a si bien éloquent que notre plume pour traduire les émotions que ce spectacle inspire toujours.

Deux pavillons immenses, bâtis en face des cales couvertes, renferment l'un les bureaux de la direction des travaux hydrauliques, l'autre, l'atelier des bousses, compas, etc., etc., et celui des tapissiers. Ce dernier pavillon a longtemps servi d'ambulance aux ouvriers du port blessés en travaillant. D'après le plan des nouvelles dispositions de l'arsenal, ces deux pavillons seront démolis.

À côté des cales, est un chantier de vaisseau, non recouvert, construit à l'aide d'un massif de poutres en chêne, écharcées les unes dans les autres. Il est destiné au halage à terre des navires auxquels des graves réparations devenues indispensables, et demandant beaucoup de temps, interdisent le bassin où les navires à vapeur, qu'un service actif expose toujours à quelques avaries, font de si fréquentes visites.

Si la mise à l'eau d'un vaisseau est un spectacle imposant et terrible en raison des chances et des difficultés qu'il présente, combien doit l'être davantage celui d'un vaisseau tiré à terre à l'aide de simples calestans et de bras d'hommes ! On se rappelle, au port de Toulon, le halage sur le chantier du trois-points du *Majestueux*, spectacle qui avait attiré plus de 10,000 âmes, malgré une pluie battante qui dura tout le temps de l'opération. Nous en donnons le dessin ; il en dira plus que nous n'en saurions dire nous-mêmes. En quatre heures, le colosse fut tiré de l'eau et en équilibre sur sa quille, au beau milieu du chantier qu'on lui avait improvisé. C'était effrayant et sublime à la fois, de voir cette masse immense presque suspendue entre le ciel et la terre, et qu'un faux calcul dans la justesse de l'opération pouvait faire abattre, avec un fracas épouvantable sur plus de deux mille hommes qu'elle écrasait.

Il existait, il y a peu de mois encore, de grossières barriques en bois qui bordaient la chaussée, au midi, et qui juraient de la manière la plus déplorable avec la majesté des constructions voisines. Elles ont disparu depuis, grâce aux soins de M. le vice-amiral, préfet maritime à Toulon, et ont été remplacées par un dépôt de canots à eau, en fer. Une partie de ces barriques est encore debout, mais nous crovons parfaitement inutile d'en parler le marbre sur elles. Nous sommes persuadé qu'on va faire là aussi place nette au premier étage.

Entre ces barriques et le canal qui sépare du magasin général, est le dépôt des *quaines*, pièces de fer dont on se sert pour lester les navires. Il y a là une masse de fer de plus de 2,000 mètres cubes. Sur cette rive du canal on repare aussi les vieilles chaudières.

L'édifice en face du canal renferme l'atelier dit de la *garniture*. On y coupe les cordes aux dimensions prescrites, on les garnit de leurs poulies, crocs, etc., etc. Au premier étage est établi le magasin de la voilerie.

Au nord de l'atelier de la garniture s'élève le magasin général dont la reconstruction date de 1800 et l'achèvement de 1825. C'est là que sont entassés les munitions, ustensiles et objets d'armement peu volumineux. Tous les magasins spacieux, répandus dans l'enceinte du port et au dehors, dépendent de ce grand centre.

Le magasin général fut le premier des bâtiments que la vengeance anglaise anéantit à l'évacuation de Toulon, en 1795. Le dépôt considérable des huiles, goudrons, poix, suifs, papiers, toiles, draps, tout ce riche approvisionnement de matières combustibles s'enflamma avec une effroyable rapidité. Les métaux furent fondus, tant la violence du brasier fut grande. Le monument fut détruit de fond en comble et s'éleva à la lueur sanglante des neuf vaisseaux et des trois frégates qui brillèrent à ses côtés, au fracas des bouilles qui pleuvaient des embrasures du fort de Malbousquet, sur lequel flottait le pavillon tricolore victorieux. La France dut à la générosité espagnole tout ce qui lui est resté de vaisseaux, au port de Toulon, ce jour-là.

Il n'est pas entré d'un seul morceau de bois dans la construction du nouveau magasin général. Sept grandes arcades, dont trois seulement sont restées ouvertes, partagent la façade et se répètent sur la nef-façade construite en larges pierres de taille, formant, jusqu'à la hauteur du premier étage, des assises renforcées à la rustique. Trois étages, de huit mètres de hauteur chacun, s'élevaient au-dessus de la cinquième, et le mur forme, à partir de cette ligne, un parement min, couronné par une corniche avec lambris. Deux canons de foris piliers, en pierre de taille comme les murs, divisent l'intérieur en trois nefs, et supportent des arcs d'arcade dont les voûtes sont en pierres tendres au rez-de-chaussée et en briques creuses aux étages et aux combles. Les trois voûtes qui correspondent à l'arcade centrale sont percées, au milieu, d'une grande ouverture circulaire par laquelle on monte ou descend les marchaudaises, à l'aide de palans. Aux deux côtés du vestibule est un escalier en air d'une hardiesse remarquable. Chaque marche est d'une seule pierre et soutient un des pilastres en bronze de la rampe, légère et solide à la fois.

La longueur de la nef opposée à celle de l'entrée est partagée en dix-sept compartiments par des grilles de fer en forme de lances, qui permettent de voir, à travers, la belle et sa-

vante disposition des arrimages. La nef de la façade n'a que treize compartiments, à cause du double escalier qui prend la placée des quatre autres.

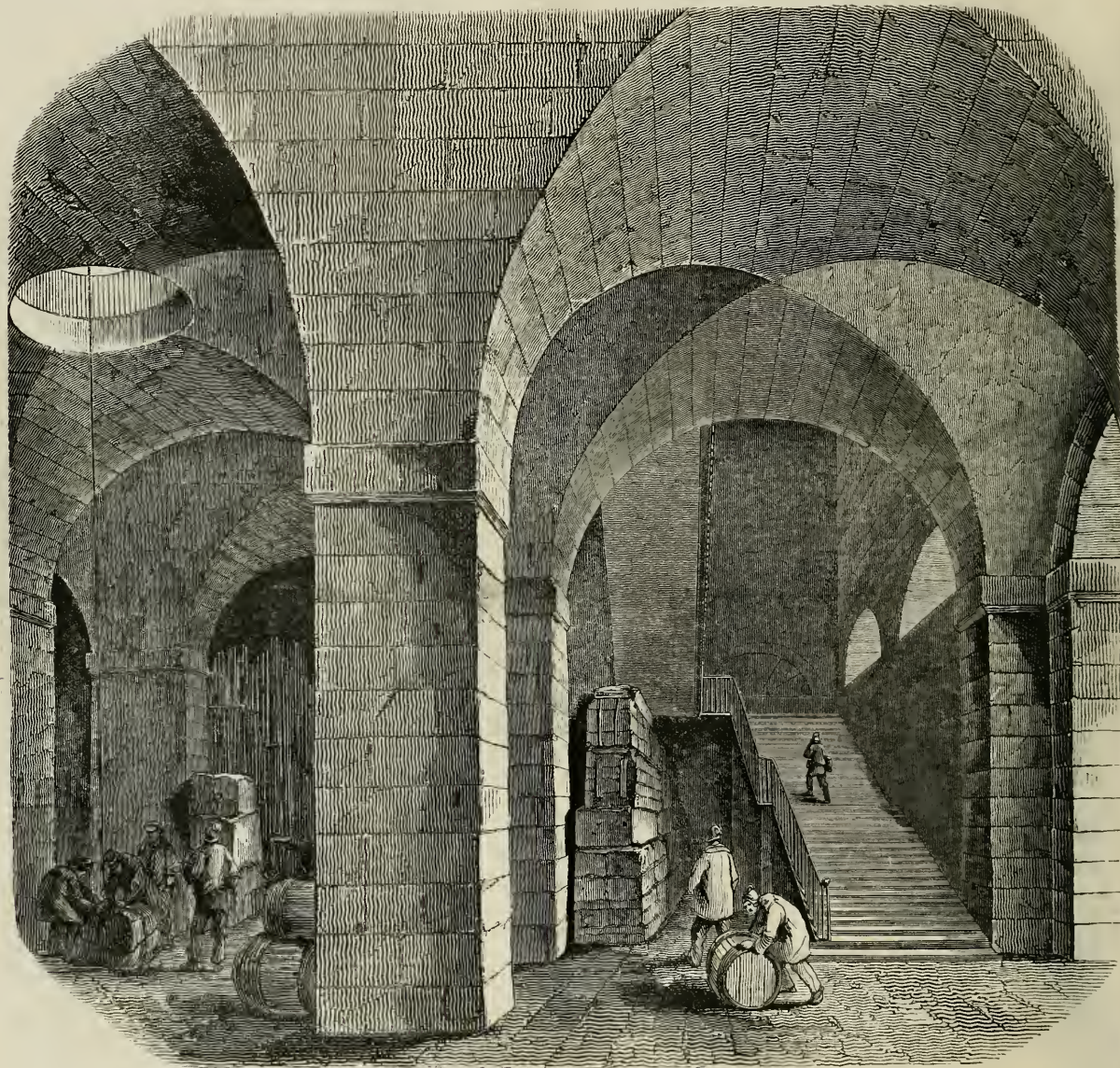
La longueur de cet édifice est de 100 mètres, et sa largeur de 17. Au fond du magasin général existe une vaste cour, entourée d'autres bâtiments dépendants de l'édifice principal.

Il faut tout dire cependant. La déplorable parcimonie avec laquelle le gouvernement a procédé aux approvisionnements de ses ports de guerre, depuis quelques années, a enlevé au magasin général une grande partie de sa vieille et proverbiale opulence. Il n'y a pas en province une boutique de quincaillerie ruinée qui ne soit encore mieux montée que le compartiment

de ce magasin sur la barrière en fer duquel on voit orgueilleusement écrit : QUINCAILLERIE. Les serrures sont achetées en ville l'une après l'autre, l'atelier chargé d'en forger pouvant à peine suffire à réparer les anciennes. Quant à la PHARMACIE, c'est une véritable mystification. Toutes les cases sont vides, à l'exception de deux, où l'on voit deux grands bocaux ensevelis dans la poussière, et qui attendent des médicaments absents. Il ne reste tout à l'heure plus au magasin général que des clous. Aux étages inférieurs, de quelque côté que l'on se tourne, on se trouve nez à nez avec des montagnes de clous. Il y en aurait pour crucifier le monde entier.

Au fond de l'arsenal, derrière le magasin général, sont les divers ateliers de la direction des travaux hydrauliques, l'ancienne salle d'armes, atelier des armuriers, etc. À ce point, la grande rue du Port tourne à angle droit et se dirige vers le parc d'artillerie. À droite est la prison du port, nommée *Gervais*, et à côté, sur la même ligne, l'atelier des serruriers et l'atelier où se forgent les crics.

Derrière l'atelier de la garniture sont les ateliers peu importants des pompes en bois et de la tonnellerie. Enfin, sur la pointe du canal qui sépare la garniture de l'artillerie se trouve le bel atelier où l'on construit les chaudières et les cheminées des navires à vapeur. Cet atelier devient malheur-



(Port de Toulon — Vue intérieure du magasin général.)

reusement de jour en jour plus insuffisant pour le nombre de bras qu'il occupe et l'encombrement des grandes pièces qui s'y confectionnent. Il est doté d'une belle machine à vapeur à haute pression, de la force de dix chevaux, qui meut les machines à percer et qui, par un axe de transmission, traversant la rue, à l'ouest, à la hauteur de 3 ou 6 mètres, va alimenter les forges de l'atelier des chaudières. Une autre jolie machine à vapeur à basse pression, de la force de six chevaux, met aussi en mouvement les machines à percer, et active le feu des forges de l'atelier des serruriers, qui est à côté des forges de l'atelier des chaudières.

Nous avons oublié de mentionner, dans notre premier article, des hangars en planches, alignés sur le prolongement des grandes forges, et qui renferment les ateliers de l'aviro-

nerie et des gournables. Ce ne serait guère la peine de revenir sur nos pas si nous n'avions trouvé, au premier étage de l'un de ces hangars, quelque chose de vraiment inouï. Imaginez-vous une mansarde étroite, noire, aux solives nues, dans les joints desquelles pullulent d'immenses araignées, aux feutres écaillés, aux murs lézardés à jour, au travers desquels le souffle âpre et froid du mistral s'engouffre avec le bruit aigu d'un sifflet de maître d'équipage, et vous aurez une idée de cet affreux galetas qui a longtemps servi d'atelier de menuiserie aux gabriens. Eh bien ! devinez à qui a été destinée ce logement ? Je vous le donne en mille... À la sculpture !

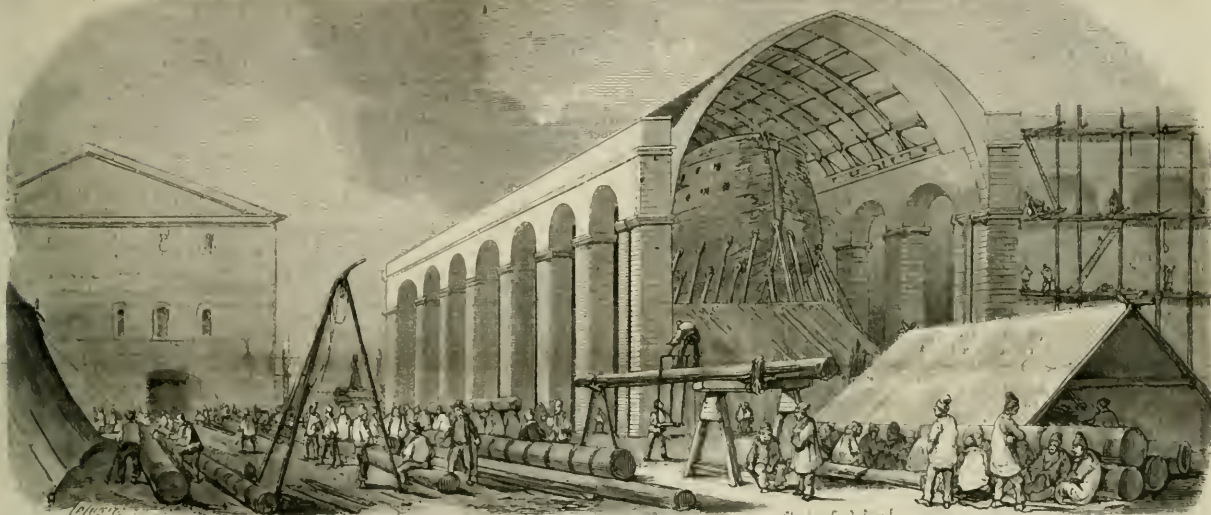
Où, les sculpteurs du port de Toulon, dont la généalogie descend en ligne directe de Pierre Puget, fondateur de l'é-

cole ; les sculpteurs, après avoir été chassés de leur poste d'honneur, du pavillon de l'Horloge, et, plus tard, du local des anciens *garles-marines*, aujourd'hui l'École de maistrance, sont venus tomber là. Nous y avons trouvé deux ou trois jeunes artistes qui cisaient des ovales sur une porte. Beau travail pour des sculpteurs qui rêvent la statue ! Ils étaient découragés, glacés, sans émulation ni enthousiasme. Le vieux maître de cet atelier venait de prendre sa retraite, après avoir passé trente ans à comprimer les élans des jeunes gens et à les désespérer. La création d'un musée maritime à Paris, sous le ministère de Rigny, a dépouillé cet atelier de ses richesses. L'imitation anglaise qui nous a poussé à supprimer les poulines héroïques, si admirées cependant sur la quille des vaisseaux de la république et de l'em-

pire, a fait le reste. Il y a de ces grandes fatalités-là. Néanmoins on persiste à garder, pour la forme, sans doute, un atelier de sculpture au port de Toulon, atelier qui, avec ses murs en lambeaux, ses fenêtres aux châssis disparus ou sont collées, en guise de vitre, les caricatures du *Charivari*, a l'air d'un mendiant cachant honteusement sa malpropreté



(Port de Toulon. — Vue extérieure de la garniture et du magasin général.)



(Port de Toulon. — La cale couverte et le chantier des mâtures.)



(Port de Toulon. — Vue sur le charrier.)

et ses bâillons. C'est un Lazare au tombeau, qui attend un directeur, artiste par le cœur et par les doigts, pour ressusciter et reprendre, parmi les ateliers fraternels, la place que la noblesse de son origine lui assigne.

Quittons ce spectacle affligeant avant de nous laisser aller à déplorer le néant des gloires humaines et l'abaissement où tombent les choses les plus florissantes de ce monde, et allons visiter le musée d'artillerie et la nouvelle salle, fermée en-

core à l'impatiente curiosité du public, où M. le colonel d'artillerie Charpentier a créé, uniquement avec des armes, des merveilles d'art, de luxe, d'harmonie et de bon goût.

CHARLES PONCY.

BIBLIOTHÈQUE-CAZIN A 1 FR. LE VOLUME

Publiée par PAULIN, libraire-éditeur, rue Richelieu, 60.

En vente :

- EUG. SUE. — Les Mystères de Paris, 10 v.
- Mathilde, 6
- Le Juif errant, 10
- Arthur, 4
- La Vierge de Mont-Ven, 5
- La Salamandre, 2
- Paula Month, 2
- Atte-Gull, 1
- Le Marquis de Létocière, 1
- Pluk et Pluk, 1
- Deleytre (A. Golodphin.—Kardiki), 1
- Thérèse Danoyce, 2

En vente :

- L. REYBAUD. — Jérôme Paturot, 2 v.
- ALPH. KARR. — Geneviève, 1
- J. SANDEAU. — Maerlanna, 1
- Le Docteur Herbeau, 1

Sous presse

(POUR PARAÎTRE INCÉSSAMMENT :

- A. DELAVERGNE. — La Duchesse de Mazarin, 2
- J. SANDEAU. — Vaillance et Richard, 1
- P.-L. JACOB (bibliophile). — Soirées de Walter Scott à Paris (Scènes historiques et chroniques de France), 1

Sous presse

(POUR PARAÎTRE INCÉSSAMMENT) :

- M^{me} COTTIN. — Elisabeth. — Claire d'Athe, 1 v.
- EUG. SUE. — Jean Cavalier, 4
- Le Morné au Diable, 2

En préparation :

- EUG. SUE. — Le Commandeur de Malte, 2
- Lutréaumont, 2
- La Cocaratcha, 2
- Deux histoires, 1
- Comédies sociales, 1
- P.-L. JACOB (bibliophile). — Œuvres choisies, 1

Les chefs-d'œuvre des romanciers modernes, ainsi que des romanciers anciens, tels que Mérimée, Cottin, de Graffigny, Lafayette, Riccoboni, de Staël, de Tencin, MM. Cazotte, Hamilton, Lesage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prévost, Scarron, Tressan, etc., etc., et des traductions des meilleurs romans étrangers, de Lewis, Miss Burney, Fielding, de Foë, Goethe, Goldsmith, Miss Inchbold, Johnson, Anne Radcliffe, Sterne, Swift, etc., etc., sont publiés dans la **BIBLIOTHÈQUE-CAZIN**.
Chaque volume de 250 à 300 pages, très-bien imprimé sur beau papier glacé et satiné, et corrigé avec le plus grand soin, contient au moins la matière d'un volume in-8 du prix de 7 fr. 50 c. **ATAR-GULL**, formant 2 vol. in-8 du prix de 15 francs, coûte 1 franc dans la **BIBLIOTHÈQUE-CAZIN**. — Chaque volume se vend séparément.

Il paraît un ou deux volumes chaque semaine.

En vente chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

NOUVELLES RUSSES, PAR NICOLAS GOGOL

Traduction française, publiée par M. LOUIS VIARDOT. — 1 volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

CI-DESSOUS : TARRASS BOLCHIA; LES MÉMOIRES D'UN FOU; LA CALÈCHE; UN MENAGE D'AUTREFOIS; LE ROI DES GNOMES.

N° 2, RUE VIVIENNE **CACHEMIRE** PRÈS LE PERON DU PALAIS-ROYAL

CHALES, cachemire pur 89 fr. 50 c.
Nouvelle et importante partie de **CHALES**, cachemire pur, fabrication supérieure 144

La Maison de **GRAND COLBERT**, voulant donner un démenti formel aux personnes qui ont prétendu qu'elle était dans l'impossibilité de livrer des Cachemires français sans mélange au **BAS PRIX** de 90 francs, et en **DESSINS NOUVEAUX**, à 135 francs, a l'honneur d'informer le public qu'il sera remis, avec chaque châle, UN CERTIFICAT DE GARANTIE portant le **NUMÉRO** du FABRICANT et la **DÉSIGNATION** de CACHEMIRE PUR.

PLUSIEURS BELLES PARTIES DE NOUVEAUTÉS, FANTAISIES ET SOIERIES A DES PRIX EXCEPTIONNELS.

Confection de Mantelets, de Visites, etc., depuis 14 f. 50 c. jusqu'aux prix les plus élevés.

L'ODONTE et l'ELIXIR ODONTALGIQUE ont une supériorité constatée sur tous les autres dentifrices connus. Dépôt chez M. FAGUER, rue Richelieu, 95, et chez tous les parfumeurs et coiffeurs de la France et de l'étranger.

5 francs la BOUTEILLE. **SIROP DE THRIDACE** BOUTEILLE

Suc pur de laitue sans opium, SEUL AUTORISÉ comme le plus puissant CALMANT de tout état nerveux, spasmes, douleurs, agitations, crampes, insomnie, irritation de poitrine, d'estomac, de vessie. — PHARMACIE COLBERT, passage Colbert.

LES RHUMES de CERVEAU SONT GUÉRIS

PAR LA POUDRE de **LÉCHELLE**, pharmacien, rue COÛTEBAUD, 55.

AUX FAMILLES, MAÎSONS DE SANTÉ, PENSIONNATS, et PHARMACIENS.

GLACIÈRES PARISIENNES

Appareils à 18, 50 et 125 fr. Exposé public, sous les n. 1 et 2, h. 2 h., boulevard Poissonnière, 12, au fond de la cour.

Petit meuble portatif pour faire en quelques minutes de la glace, des sorbets et frapper le Champagne. Opérations faciles et sans danger.

LIVRE D'OR DE LA NOBLESSE, publié par le collège héraldique et archéologique de France, à Paris, rue des Moulins, 10, grand in-4, enrichi d'armoiries colorées et d'une multitude d'illust. Les premiers et derniers volumes sont en vente; le troisième est sous presse. — Envoyer les notices au secrétaire, juge d'armes genevois, pour le royaume de France, de l'ordre de Malte. — ARCHIVES NOBILIAIRES UNIVERSELLES, généalogies, armoiries et renseignements sur toutes les familles nobles, et sur celles qui ont tenu ou tu lieu quelconque à la noblesse. Le collège n'a aucune succursale. S'adresser rue des Moulins, 10

CAPOTES, 15 FR.; CHAPEAUX, 12 FR., en gros d'Afrique, ou pou de soie, en noir et en crêpe. Tout en première qualité. Chapeaux incassables, 20 fr.; nettoyage de chapeaux de paille, 4 fr. Bon marché, élégance et distinction. (Emballage pour la province, 5 fr.) — Maison AIME HENRI, rue Basses-du-Rempart, 18, Chaussée-d'Antin. On demande des apprenties.

CHOCOLAT GUILLIER.
Trinitaire, 1 f. 25 c. — N° 1, 1 f. 50. | Caraque, 5 f. — 61, surchoix, 1 f.
Fin, 2 f. — Suifin, 2 f. 50 c. | 1/2 vanille, 50 c. en sus, 4 vanille, 4 f.
A 2 fr. et au-dessus, — expéd. franco pour 15 1/2 kilog. Un bon sur Paris.

LONGUEVILLE,
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français

CHEMISES.

2 francs.  2 francs.

EAU DE TOILETTE
de la
DUQUÈSSE,
DISTRIBUTEUR PAR
DEMARSON et CHARDIN
Fournisseurs du Roi.
18, RUE SAINT-MARTIN.

SAVON-VIERGE AU CAMPHRE,
Production saignée d'après le système RASPAIL,
Par Ed. PINAUD, parfumeur, rue St-Martin, 330.
Aussi doux à la peau que les pâtes d'omandes les plus fines.
Prix : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

COMPAGNIE DE PUBLICITE
RUE VIVIENNE, 4.
Les annonces dans les HUIT journaux suivants, formant plus de 40,000 abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, coûtent 4 fr. 80 c. la ligne, pour une fois, 1 fr. 70 c. pour trois fois et 1 fr. 60 c. pour cinq fois en un mois.
BUREAU :
PATRIE;
FRANCE;
VILLES ET CAMPAGNES;
ESJAFFETTE;
UNIVERS;
GOMMEVE;
DEMOCRATIE.

INVENTIONS 1809 EXPOSITIONS DE L'INDUSTRIE 1825 ET 1837

VINAIGRE AROMATIQUE DE JEAN-VINCENT BULLY.

Un Vinaigre, d'un usage reconnu bien supérieur sur ceux de Cologne et qui tant de contrefacteurs cherchent à imiter, est aujourd'hui le cosmétique le plus distingué et le plus recherché pour les soins délicats de la toilette des dames. Il rafraîchit et adoucit la peau à laquelle il rend son élasticité. Il calme les boutons et renferme, ô calme le feu du rasoir et dissipe les maux de tête. — 40 ans de succès.
350, rue Saint-Honoré, à Paris. — 1 fr. 50 la Flacon.

PIRGATIE à la MAGNÈSIE

CHOCOLAT-DESSERTINE

Pharmacie, rue Lepelletier, 9, près l'Opéra.
Finesse, agréable, sans inconvénients. — Composé uniquement de chocolat, sucre et MAGNÈSIE. — Ne différant en rien des meilleurs Chocolats. — On le mange avant ou pendant le repas, sans préparatifs et sans changer ses habitudes. — A chaque dose il détruit la constipation — une boîte remplace six ou huit grains de magnésie de la pharmacie de St-Médard.
En vente, à Paris, chez M. DESSIBRE, le prix d'un mot de 100 c. 0 francs, ou les reçoit FRANCO PORT en France.

La Fête du roi à Alger.



(1er mai. — Fête du roi à Alger. — Danse de nègres sur la place du Gouvernement.)

Un des plus habiles artistes de l'Illustration, M. Wassili-Timm, a assisté, l'année dernière, à la célébration de la fête du roi à Alger, et il nous en a rapporté le curieux dessin que nous publions aujourd'hui. A Alger, comme à Paris, comme dans toutes les villes de France, on brûle une grande quantité de poudre le 1^{er} mai, on tire des coups de canon, des pétards, des fusées, etc., les autorités civiles et militaires assistent en grande tenue à une messe solennelle, des secours sont distribués aux indigents, les amateurs de tournois, de courses en sac, de mâts de cocagne peuvent se régaler à satiété de ces plaisirs si délicats; l'après-midi, il y a joute dans le port, et le soir, illumination générale; en un mot, la colonie se procure les mêmes satisfactions; et se livre aux mêmes manifestations de joie que la mère-patrie; mais ce qui caractérise la fête du roi à Alger, c'est la scène que représente le dessin de M. Wassili-Timm.

Dès le matin, les rues d'Alger sont parcourues par des troupes de nègres qui dansent devant les magasins, aux sons d'une grosse caisse, de nombreux tambours et de grandes castagnettes en fer ornées de glands et de queues de chacals. Après la messe, c'est-à-dire vers midi, tous ces nègres se réunissent sur la place du Gouvernement, qui est déjà encombrée de curieux; ils sont payés par les autorités municipales pour y exécuter en public leurs danses les plus agréables. Ils gagnent honnêtement leur argent, comme on peut en juger par le dessin de M. Wassili-Timm, — honnêtement n'est peut-être pas le mot propre, car les vertueux sergents de ville de Paris ne pourraient certes pas folâtrer certains gestes et certains mouvements de ces danses primitives qui ressemblent singulièrement aux danses les plus perfectionnées par les progrès de la civilisation. Tandis que les nègres prennent, sans craindre aucun reproche, les poses les plus capricieuses, des équilibristes marocains et des saltimbanques arabes cherchent à attirer de leur côté l'attention et la générosité des spectateurs. Mais la race des Billoquet est partout la même, et nous nous contentons de montrer à nos abonnés ce qu'ils ne peuvent pas voir à Paris, des danses de nègres exécutées à Alger le 1^{er} mai, aux frais de la ville, et en l'honneur du roi des Français.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
Les extrêmes se touchent.

Correspondance.

A. M. A., à Cette. — Envoyez, monsieur, et mille remerciements.
A. M. M., à Thizy (Rhône). — Nous nous sommes fait un

loi de ne publier que des compositions inédites: celle que vous communiquez vous sera renvoyée, selon votre désir.

A. M. L. C., à Turin. — Nous recevons avec plaisir votre travail et les dessins. Veillez, cependant, à traiter le sujet d'une manière générale, et donnez-nous, autant que possible, des spécimens variés. L'Illustration ne peut s'occuper longuement d'un même sujet et de la même personne.

A. M. B. V., à Marmande. — Oni, monsieur, volontiers.
A. M. G., à Pau. — Nous attendons. Choisissez les sujets.

Échecs.

Monsieur le rédacteur,

Vous êtes bien long à donner la solution du problème d'échecs contenu dans votre livraison 162. Je vous l'envoie dans l'espoir que vous la publierez dans votre prochain numéro. J'avais trouvé cette solution dès le premier jour.

BLANCS.	NOIRS.
1. ♔ D 4 — E 5 +.	1. ♚ C 8 — C 7.
2. ♜ B 5 — E 6.	2. ♜ H 6 — H 5.
3. ♜ E 6 — D 7.	3. ♜ H 5 — H 4.
4. ♞ G 6 — H 7.	4. ♜ H 4 — H 5.
5. ♞ G 7 — E 8.	5. ♜ H 5 — H 2.
6. ♞ E 8 — D 8.	6. ♜ H 2 — H 1.
7. ♜ E 8 — C 7 +.	Mat.

Agréz mes civilités, un de vos abonnés
G.

On s'abonne chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch-Lane-Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAHOFF, libraire-éditeur commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostini-Dvor, 22. — F. BELLAZARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.
A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.
Chez V. HERBERT, à la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis).
A NEW-YORK, au bureau du Courrier des Etats-Unis, et chez tous les agents de ce journal.
A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damiette, 2.